

LES

DEUX MÈRES.

LES
DEUX MÈRES,
SCÈNES DE LA VIE INTIME,

PAR

M. PIERRE LAGACHE.

« Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs, commencez par les mères ; vous serez étonné des changements que vous produirez. »

J.-J. ROUSSEAU.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

LOUIS DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DE SORBONNE, 9.

1837.

Parmi tous les écrivains qui se sont proposé ce but, « instruire en amusant, » il en est un dont les jeunes auteurs devraient sans cesse avoir l'exemple sous les yeux : celui-là a été toujours vrai, toujours pur; ses nombreux volumes ne contiennent pas une pensée, pas une image dont une ame

chaste puisse s'alarmer. Cet écrivain-modèle, c'est Walter Scott, à la gloire duquel le poète des *Méditations* a rendu cet hommage qui a trouvé un écho dans tous les cœurs :

« Cette gloire sans tache et ces jours sans nuage
N'ont point pour ta mémoire à déchirer de page.
La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fasse rougir un front couronné d'innocence.
Sur la table du soir, dans la veillée admis,
La famille te compte au nombre des amis,
Se fie à ton honneur et laisse, sans scrupule,
Passer de main en main le livre qui circule.
La vierge, en te lisant, qui ralentit son pas,
Si sa mère survient, ne te dérobe pas,
Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
Comme en face du ciel tu l'écrivis toi-même,
Et s'endort aussi pure, après t'avoir fermé,
Mais de grace et d'amour le cœur plus parfumé. »

Cet essai ne mérite en rien l'honneur d'être placé sous la protection d'un grand nom comme celui de *Walter Scott* : aussi n'avons-nous d'autre prétention, en citant ici ce nom vénéré, que de témoigner de notre profond respect pour une classe de lecteurs à laquelle nous voudrions dédier ce faible ouvrage.

Nous avons cherché à y développer deux vérités morales faciles à saisir, à les personnifier, en quelque sorte, dans des types empruntés à la vie réelle, pour les rendre plus frappantes. Si notre but n'est pas atteint, nos intentions, du moins, se justifient d'elles-mêmes.

I.

A quelques lieues de Calais, s'élève une vénérable tour dont les antiquaires font remonter l'origine au onzième siècle. Appuyée sur une masse de rochers, inébranlable comme sa base, elle a résisté aux efforts des hommes et aux outrages du temps.

Rien n'inspire autant le respect, rien n'imprime autant au cœur de l'homme la religion du passé, que ce témoin formidable de la puissance de nos aïeux. Pareil aux donjons fabuleux de la chevalerie, le colosse, exhaussé sur son immense piédestal, jette dans l'ame une mystérieuse terreur. On se demande de quels éléments surnaturels il est formé pour avoir bravé impunément l'action du temps et l'inclémence des airs, pour être demeuré surtout invulnérable aux meurtrières blessures de l'artillerie. Et que d'innombrables blessures depuis les premiers canons dont le terrible Édouard d'Angleterre épouvanta la France à Crécy, jusqu'à ceux que braquait la main dévorante d'un souverain non moins terrible, le peuple de 93!

Au pied du rocher, abrité par la tour, un

château de date plus récente, mais d'âge respectable aussi, déployait encore, il y a environ douze ans, ses magnifiques broderies de pierres. Une tradition de famille en attribuait la construction à deux célèbres artistes du quinzième siècle, ce que ne démentaient nullement le système général de l'architecture, ni le fini et la richesse des ornements extérieurs. De la masse puissante et sévère de la tour, l'œil aimait à descendre et à se reposer sur les détails gracieux, les minces colonnettes et les délicates sculptures de ce léger édifice, comme après avoir gravi le long des flancs arides jusqu'à la tête entièrement nue de ces pics gigantesques qui se perdent dans les cieux, le regard du voyageur se reporte avec plaisir sur la robe aux mille franges et aux mille couleurs de la plaine.

De ce manoir naguère encore intact, que

nous reste-t-il aujourd'hui ? Hélas ! rien. La bande noire, ce monstre aux cent bras, qui a déjà déraciné tant de précieux monuments, entassé les unes sur les autres les ruines de tant de chefs-d'œuvre, vient encore d'abattre celui-ci. Elle s'est posée effrontément devant l'élégante façade, et de sa hache impitoyable elle a haché les rosaces et les guirlandes de fleurs écloses sous le ciseau d'un grand maître, et de son marteau sacrilége elle a frappé au visage et brisé en mille pièces les merveilleuses statuettes qu'avait animées le souffle d'un grand artiste.

Seule la majestueuse tour est demeurée debout, grâce à l'épaisseur indestructible de ses murs. Vainement le monstre a rugi et grincé des dents à l'entour, vainement il a mis en jeu toutes ses machines, pratiqué toutes ses mines dans le roc, épuisé toutes

ses inventions infernales, ses tentatives ont échoué contre ces remparts de granit, et il s'est retiré honteusement, sans même qu'il soit parvenu à entamer l'armure du vieil athlète qui ne pouvait plus se défendre !

II.

En 1806, le château que nous avons décrit bien imparfaitement était encore habité par une héritière de l'ancienne famille des Lussan, dernier rejeton de cette noble race. Marie avait conservé le manoir de ses aïeux; mais plus d'un membre de cette lignée or-

gueilleuse, s'il en fût resté un, lui aurait sans doute demandé ce qu'elle avait fait de leur nom. Et pourtant jamais elle n'aurait pu le placer en des mains plus dignes. Dans un autre temps, celui qu'elle avait pris pour époux eût été le vassal de sa maison ; mais c'était chez lui qu'elle avait trouvé un asile aux jours de la détresse et du malheur ; c'était lui qui l'avait sauvée du couteau révolutionnaire, et qui, au prix des plus grands efforts, était parvenu à lui rendre le domaine paternel. Le choix de Marie de Lussan, qu'avait amené la force des choses, se trouvait d'ailleurs justifié par son cœur et par les belles qualités de son mari.

M. Bonneval, ancien avocat retiré des affaires, était un de ces hommes d'une probité religieuse, qui se conservent purs au milieu de toutes les souillures où leur

profession les contraint de descendre. Ses principes et son excellent naturel, comme un fil salutaire, lui avaient servi à retrouver sa route dans ce dédale de ruses qui semble avoir été tracé tout exprès par le démon de la chicane, pour égarer parmi ses détours les plus justes et les plus droits. La loyauté qui caractérisait les Bonneval, et qui se perpétuait comme un héritage inaliénable chez eux, avait garanti celui-ci. Aussi, quoique sa fortune fût considérable, il n'avait jamais eu à se reprocher la dépouille de la veuve et de l'orphelin ; il la devait à un concours de circonstances favorables et à trente années d'un laborieux travail. Ses traits ouverts indiquaient assez la sérénité de son ame, et personne, en le regardant, n'eût gardé de doute sur son intégrité. Tout en lui respirait non seulement la conscience satisfaite, mais aussi le bonheur.

En effet, il avait joui d'une félicité qui est le partage de peu de mortels. Passionné dans sa jeunesse, il avait rencontré une de ces ames d'élite dont le dévouement est sublime.

Qui voyait madame Bonneval pour la première fois ne pouvait se défendre d'un mouvement de surprise.

On se trouve parfois en face d'une de ces femmes encore belles, mais étranges, frêles et pâles, figures enchanteresses, mais graves, où se peignent l'amour et la foi, et qui, dans notre monde égoïste et impie, semblent de gracieuses apparitions d'autres siècles. Telle était Marie de Lussan. A cinquante ans, son visage calme et reposé n'avait point de rides. C'était, dans le langage poétique d'un barde anglais, comme une

page blanche où le temps semblait éviter d'imprimer l'âge. On y lisait, pour ainsi dire, toute la vie chaste et sainte de cette femme admirable. Souvent le père Bonneval, quand il était à table avec quelques intimes, la racontait à sa manière et en peu de mots, en y mêlant sa propre histoire.

III.

La demeure des Bonneval étant la plus proche du château, ils avaient passé toute leur enfance ensemble. Ç'avait été un jour de grande tristesse que celui où mademoiselle de Lussan était partie pour la capitale. « Mais, » disait le narrateur en se repor-

tant, non sans un peu d'orgueil, à ses premiers succès, « je quittai bientôt moi-
» même le village, et j'entrai au lycée de la
» ville voisine. Là, je me mis à étudier avec
» ardeur, en pensant au plaisir que j'aurais
» de lui montrer mes couronnes aux va-
» cances. Pourtant, ce fut en vain que pen-
» dant cinq années consécutives je remportai
» les premiers prix de ma classe; elle ne re-
» parut plus au château. »

Enfin, un jour on avait appris que la comtesse était morte à Paris, et que la fortune de son mari se trouvait fort dérangée. Quelque temps après, Marie était de retour avec le vieux gentilhomme.

Le lycéen courut sur-le-champ au château ; mais à l'aspect de l'ancienne compagne de ses jeux, il demeura muet d'étonnement.

C'était une élégante Parisienne, de qui les manières lui parurent si distinguées, que le pauvre jeune homme la crut d'une nature supérieure à la sienne et n'osa plus lui parler. Peu à peu, cependant, elle ne lui imposa plus autant, et, comme elle unissait à une charmante douceur la plus adorable simplicité, il se laissa insensiblement aller à un violent amour, sans songer aux obstacles qui les séparaient. Le comte découvrit le secret : indigné qu'un Bonneval eût osé seulement aspirer jusqu'à la noble héritière des Lussan, il rappela au roturier, en termes ironiques et pleins de mépris, à quelle distance il devait se tenir, et il le chassa honteusement. « D'abord terrassé, » écrasé, » s'écriait Bonneval, « je tom- » bai dans le désespoir, puis je me re- » levai de toute ma hauteur; je voulus, » moi aussi, me faire un nom et con-

» quérir ma femme par ma valeur person-
» nelle. »

Pour cela, il s'était rendu à Paris. Reçu avocat, il avait bientôt rempli les gazettes du bruit de ses triomphes. Que ne peut une ferme volonté soutenue, excitée par une vive passion! Et pourtant le fier gentilhomme demeurait inflexible.

Pendant tout ce temps, Marie resta solitaire, paraissant complètement résignée à la volonté paternelle. Elle se consacrait exclusivement à la vieillesse du comte et au soulagement des infortunes. Encore les malheureux des environs ne jouissaient-ils pas de l'aspect de leur bienfaitrice. Ses dons allaient les chercher par des intermédiaires discrets, mais elle se tenait à l'écart. Pourtant on l'avait entrevue bien souvent à travers

le feuillage qui masquait la façade du château, accoudée à une fenêtre, pensive et immobile ; et plus d'une fois appuyés sur leur bêche, les travailleurs des champs s'étaient dit : La fée blanche ! Tel était le nom que le cœur de ces bonnes gens avait inventé pour elle.

Maintes fois le jeune avocat put vérifier par lui-même combien il était difficile de parvenir jusqu'à mademoiselle de Lussan. Il arrivait palpitant d'espoir, croyant enfin le moment venu où il serait tendrement accueilli ; mais, après d'inutiles tentatives, il repartait affligé de tant de froideur. Une semblable conduite l'alarma : il réfléchit sérieusement et crut s'être mépris sur les véritables sentiments de Marie. Il savait, du reste, qu'elle ne désobéirait pas à son père ; mais, en outre, il était forcé de s'avouer,

avec un secret dépit, qu'elle ne lui avait jamais témoigné que l'affection d'une sœur. Le doute commençait donc à l'assaillir, lui qui avait montré une si ferme constance et déployé de si vigoureux efforts ; il allait se décourager, quand un immense évènement, destiné à changer toute la face du pays, vint réaliser ses désirs d'une manière complète, mais avec des circonstances terribles.

Le comte de Lussan fut tellement surpris par la révolution, que ses facultés morales et physiques en parurent profondément atteintes ; il ne se remit jamais de ce coup; et quand le torrent révolutionnaire, rompant toutes les digues, précipita son cours dévastateur, il tomba gravement malade. Au bout de quelques jours, il n'était plus. Si le cœur dévoué de Marie fut navré de dou-

leur, elle éprouva du moins une grande consolation en pensant que cette mort arrivait juste à temps pour épargner à son vénérable père l'horreur de l'échafaud.

Bonneval, qui était accouru en toute hâte de Paris, afin de disputer aux bourreaux la vie du comte, ne trouva plus que la jeune fille éplorée.

Cependant les jours volaient rapides, gros d'évènements. Chaque heure amenait une terreur nouvelle, une poignante émotion. Le bruit se répandit tout à coup que le domaine des Lussan venait d'être confisqué. Le jeune avocat, tremblant pour Marie, lui procura d'abord un asile sûr, puis, grâce à la considération dont il jouissait, à des protections ignobles, mais toutes puissantes alors, il obtint la permission de don-

ner son nom à la pauvre orpheline, seul moyen de la soustraire à la mort. On eût immolé sans pitié l'aristocrate Lussan, on respecta la citoyenne Bonneval.

Après cette phase pénible et douloureuse, l'existence de Marie ne fut plus que douce et facile. Tout semblait aller au devant de ses vœux; elle vit son mari occuper la première place au barreau; une fortune inespérée lui donna à elle-même les moyens de briller au premier rang parmi les femmes riches de la capitale. Mais qu'étaient ces vains avantages pour cette ame simple et candide? Au milieu des plaisirs bruyants de la cité, elle soupirait après le bonheur paisible de la campagne. Un sentiment plein d'une tendre mélancolie la reportait sans cesse vers les souvenirs de son jeune âge.

« Quoiqu'elle se dît parfaitement heu-
» reuse, » ajoutait M. Bonneval en termi-
nant, « je voyais bien qu'il lui manquait
» quelque chose. Enfin, après beaucoup de
» démarches, je parvins à racheter le do-
» maine de ses pères. J'avais conduit toute
» cette affaire secrètement, pour lui ménager
» une douce surprise. Quand mon droit de pro-
» priété fut légalement constaté, nous par-
» tîmes, elle ne se doutant guère du but de
» notre voyage, et moi, ravi au fond de
» l'ame d'avoir pu réussir. Jamais cette
» circonstance ne s'effacera de ma mé-
» moire. Plus nous allions et plus son trou-
» ble et son émotion croissaient. Mais à
» l'aspect de la haute tour qu'elle découvrit
» la première de bien loin, bien loin, des ruis-
» seaux de pleurs inondèrent ses joues ; elle
» me regardait silencieuse et frémissante,
» puis elle devina la vérité, et alors elle se

» jeta sur ma poitrine en sanglotant. Ce-
» pendant les habitants du village venaient
» à notre rencontre : quand nous les eûmes
» atteints, ce fut une scène non moins at-
» tendrissante. Ces bonnes gens ne criaient
» point; quelques uns seulement agitaient
» leurs chapeaux en l'air, les autres es-
» suyaient leurs larmes en voyant couler
» celles de leur chère Marie. Rien ne m'a ja-
» mais autant touché dans ma vie, si ce
» n'est la naissance de notre Léon. »

IV.

Léon, le seul enfant de ces excellents époux, était, on le croira sans peine, idolâtré par eux. Madame Bonneval surtout lui avait voué une de ces affections que les

mères seules peuvent comprendre. Là étaient désormais toute son ambition, tous ses plaisirs et toute sa gloire. Jamais la tendresse maternelle, ce sentiment extrême et si sacré, n'alla plus loin et ne fut plus touchante. Marie s'était habituée à lire dans les traits de son enfant ses moindres désirs. Tant qu'il était resté sous sa garde, elle avait, pour ainsi dire, compté chacun de ses pas; et, quand il avait fallu s'en séparer, elle n'avait point cessé, pour cela, de veiller sur une tête si chère. Le cœur de cette tendre mère était toujours près de son Léon, malgré la distance. Elle croyait le voir, l'entendre encore. Une lettre de lui la comblait de joie ou plutôt d'ivresse. Jamais amant ne dévora avec plus d'avidité les signes tracés par la main de sa maîtresse. Puis elle demeurait des heures entières à contempler ces signes;

elle cherchait à y découvrir les pensées les plus intimes de son fils, et alors elle se livrait à de longues méditations sur les dangers qui l'entouraient, calculant avec inquiétude toutes les chances de son avenir. Quoiqu'il pût être considéré comme un modèle de conduite, elle concevait des craintes dont elle osait à peine se rendre compte; car, lui sachant un cœur sensible, et devinant par instinct la signification de son œil de feu, elle attendait, avec une espèce d'engoisse, le moment fatal d'où dépendrait sa destinée. Elle en était presque réduite à regretter que ce moment ne fût pas arrivé plus tôt, prévoyant d'avance les profonds ravages qu'une passion sérieuse devait faire sur Léon. Une vérité devenue triviale lui rappelait sans cesse que le torrent, pour avoir été long-temps retenu, n'en serait que plus

rapide. Cette impassibilité apparente de Léon tourmentait le père Bonneval lui-même, mais d'une manière bien différente. Chez sa femme, c'étaient de vagues terreurs qu'elle comprimait en silence, tandis que lui, avec sa franchise et sa liberté de langage, disait : « Diable ! diable ! pas une seule petite maî- » tresse ! » — Soyez tranquille, mon bon » père, » avait répondu Léon, lors de sa dernière et courte visite à ses parents, « vous » saurez bientôt..... » Il n'acheva point, car sa pauvre mère avait tressailli ; mais lui saisissant la main, il ajouta : « Oh! ne crai- » gnez rien, elle est digne de vous ; » et il l'avait embrassée, les larmes aux yeux.

Ces mots éveillèrent chez M. et madame Bonneval un vif sentiment de curiosité. Bientôt leur esprit en fut tellement occupé,

qu'il en résulta un dérangement complet dans leurs habitudes.

Le récit qui va suivre fera comprendre les paroles échappées à Léon.

V.

Environ quinze jours avant cette entrevue, il avait été invité à une brillante soirée chez la comtesse de Saint-Géran. Cette dame, liée jadis avec les Lussan, ne croyait pas tout à fait indigne de figurer dans ses salons un jeune homme dont la mère appar-

tenait à cette ancienne maison. Madame de Saint-Géran risqua cette première invitation, sauf à ne plus la renouveler si le sujet lui paraissait au dessous d'une telle faveur. Elle s'attendait à voir un provincial bien gauche, bien empesé, et gêné au milieu du monde élégant et aristocratique, admis seul à ses fêtes. Mais quand Léon, avec le meilleur ton et la plus exquise politesse, vint lui présenter les salutations d'usage et lui décliner son nom, elle resta presque muette de surprise. La grande dame avait peine à croire qu'un homme d'une aussi vulgaire origine du côté mâle eût cette grace et cette distinction de manières qu'elle regardait comme un privilége de la naissance. A la fin, se présenta à son esprit une pensée qui la fit sourire : « *Le ventre anoblit!* » Elle toisait Léon avec cette liberté impertinente et pourtant naturelle chez ces femmes hautaines, mais qui serait

déplacée et intolérable dans toute autre. Cette inspection tourna encore à l'avantage du nouveau venu; et, quand, par une phrase sans recherche et pleine de goût, il lui exprima combien il était sensible à l'honneur d'être accueilli dans une maison dont sa mère avait toujours conservé le plus agréable souvenir, et où elle voulait renouer une amitié précieuse, madame de Saint-Géran ne put retenir un geste et un regard qui indignèrent presque le fier jeune homme, mais qui étaient la plus flatteuse approbation qu'elle pût donner.

Aucun homme, en effet, n'était capable de produire d'abord une plus vive impression dans un cercle de femmes. Léon Bonneval venait d'atteindre sa vingt-huitième année. Ce n'était point un fat, un dandy, et pourtant aucun des fashionables qui se

pavanaient dans les cercles ou au balcon de l'Opéra n'avait une figure plus remarquable, une taille plus parfaite et une mise plus élégante. Malgré la coupe dénuée de poésie de nos vêtemens modernes, toutes les parties de son corps se développaient avec un ensemble et une concordance rares ; et la sérénité empreinte en tous ses traits rehaussait encore l'éclat d'une physionomie régulière, ouverte, mais grave. Cette beauté masculine, calme, dont la Grèce antique offre le type, et qui consiste dans la pureté des formes, leurs justes proportions et leur élégance continue, où la vigueur n'exclut pas l'agilité ni l'agilité la vigueur, beauté qui ne se rencontre plus guère au milieu de notre génération adultérée, le jeune Bonneval en réunissait, dans sa personne, presque toutes les conditions : et l'on sait la valeur de ces avantages physiques près de l'autre sexe. C'est

en vain que quelques unes de ces dames-là nient et parlent avec affectation des qualités morales. Le bon La Fontaine l'a dit :

Et pour une qu'il prend par l'ame,
Il en prend mille par les yeux.

Du reste, Léon joignait à ces avantages ce qui distingue le plus l'esprit et le cœur. Il avait des sentiments élevés et pleins de poésie, de la finesse sans fadeur, un caractère digne et fier sans méchanceté. Et nul homme ne fut jamais moins prévenu en faveur de sa personne. C'est au point que dans un bal, lorsqu'il voyait de jeunes filles baisser les yeux en rougissant à son approche, il regardait à côté de lui, comme si ce compliment muet se fût adressé à un autre.

Mais l'attrait le plus puissant, et qui ne

saurait échapper à la prescience féminine, c'était cette fleur d'adolescence que n'avaient point encore fait disparaître les fruits de l'âge mûr, et qui promettait un amour épuré. C'était un cœur libre encore. Nul autre que lui pourtant ne s'était formé une idée plus touchante de la femme. Souvent, dans le silence des nuits, il avait rêvé des ivresses inconnues. Son imagination avait évoqué un doux fantôme, une image blanche et rose, parée des mille attraits que les ames vraiment poétiques prodiguent à la beauté idéale, création de leurs premiers désirs. Quelle nature supérieure, à l'âge où les impressions sont neuves, n'a point eu de ces fugitives apparitions, n'a pas vu lui sourire une de ces houris mystérieuses qui surpassent de bien loin les filles des hommes, et à qui l'on voue en secret un culte digne des anges. Léon avait la sienne depuis long-temps. La

désillusion, si naturelle à l'approche de la trentaine, n'avait point chassé l'enchanteresse; elle le visitait souvent aux heures de la méditation solitaire; et, pendant qu'on l'accusait d'indifférence, lui se livrait aux étranges jouissances de cette contemplation surnaturelle dont il eût rougi d'avouer l'objet. C'était peut-être là ce qui l'avait sauvé du vice, et ce qui avait conservé à sa physionomie ce calme et cette sérénité d'un autre âge.

Quoi qu'il en soit, l'inconnu était visiblement le sujet de bien des observations faites à voix basse dans les salons de la comtesse. Madame de Saint-Géran elle-même daignait lui accorder une attention peu ordinaire. Ses yeux semblaient prendre plaisir à le suivre dans les quadrilles, où il déployait sans peine et à son insu une remarquable aisance. Deux

fois il crut la voir le désigner à une dame âgée, assise auprès d'elle.

Il ne se trompait point. Autant cette femme orgueilleuse avait de préjugés contre lui une heure auparavant, autant elle était maintenant prévenue en sa faveur. Elle se rappelait avec complaisance les liens de longue amitié qui l'unissaient à Marie de Lussan, son ancienne camarade de pension; elle devait à cette chère Marie, se disait-elle intérieurement, de faire quelque chose pour son fils unique. Elle ne pensait plus qu'à l'antique noblesse des Lussan; et si le nom de Bonneval lui revenait à la mémoire, cette idée désagréable était considérablement adoucie par une autre, la fortune du roturier.

Ne comprenant point de chose plus dési-

rable pour un jeune homme que d'être produit dans le grand monde, elle formait le projet de mettre celui-ci à la mode. Peut-être aussi concevait-elle déjà certaines espérances encore vagues et enveloppées dans un profond mystère.

— Ne trouvez-vous pas qu'il danse à ravir? dit-elle à la vieille marquise, dont nous avons parlé.

— Merveilleusement, répondit celle-ci.

— Quelle admirable tournure!

— En vérité, je n'ai jamais vu de plus joli homme, reprit la marquise en dardant sur lui un regard fauve; de mon temps, mignonne..., ajouta-t-elle, avec un sourire cynique....

En ce moment, Léon, qui venait de saluer sa danseuse, passait devant elles. Ma-

dame de Saint-Géran l'arrêta avec un geste plein de grace, et le fit asseoir à ses côtés.

Là, il entendit mille choses flatteuses ayant trait à sa mère.

— Cette chére Marie, dit en finissant la comtesse, combien j'aurais de plaisir à la revoir! Je vous en supplie, pressez-la bien fort de venir le plus tôt possible.

— Assurément, madame, balbutia le jeune homme, que commençait à captiver cette bienveillance toute particulière.

— J'espère que d'ici là, monsieur Léon, reprit-elle avec un sourire et une familiarité tout engageante, vous viendrez souvent chez nous. M. de Saint-Géran et moi nous y comptons bien. Puis il y a quelqu'un ici pour qui vous n'êtes pas un étranger, et que je désire vous faire connaître.... Ma chère Clé-

mence, dit-elle vivement à une jeune personne placée derrière elle, et dont il effleurait la robe sans le savoir, monsieur est le fils de Marie de Lussan...

Léon s'était retourné.... Il fut tellement étourdi de ce qu'il voyait, qu'il n'entendit pas le reste de la phrase... Tout ce qu'il put en saisir, c'est le nom de Clémence que madame de Saint-Géran prononçait pour la seconde fois. Il se sentit frissonner. La jeune fille inclina légèrement la tête, et rougit.

VI.

Depuis quelques minutes, les deux jeunes gens causaient avec une apparence de plaisir, lorsqu'un cavalier se présenta devant Clémence, lui saisit la main, et l'enleva en quelque sorte de son siége, en jetant sur Léon comme un regard de triomphe. Celui-ci se

mordit les lèvres, et suivit de l'œil le couple qui s'éloignait, pendant que son cœur était agité d'une sensation toute nouvelle. C'était quelque chose de semblable à une mortification mêlée d'un vague désir de vengeance.

— Quel est donc cet homme? demanda-t-il avec un trouble qui n'échappa point à la rusée comtesse.

— Le duc de Frias...... Vous le verrez souvent chez nous, car il ne se passe guère de jour qu'il n'y vienne.

Ces mots accrurent encore l'agitation du jeune Bonneval... Il se leva machinalement, laissant la comtesse assez étonnée de cette brusquerie. Il froissait, sans s'en apercevoir, les plis de sa chemise de batiste.

— Mais qu'ai-je donc? pensa-t-il en s'arrêtant devant une glace. Dois-je me formaliser de ce qu'un jeune fat.... D'ailleurs, je ne la connais pas.... Puis il l'avait priée pour la contre-danse.

Il se retira dans un angle sombre; mais il ne put détacher ses regards de l'objet qui l'avait tant frappé. Jamais femme ne lui avait produit un pareil effet. Il en avait vu de plus belles, mais aucune n'avait cette figure radieuse où respiraient une innocence enfantine, une candeur adorable. Une chevelure blonde, épaisse, tressée avec goût, vers le haut de laquelle s'épanouissait une fleur délicate, une robe blanche sans aucun ornement, composaient toute sa parure; mais ces cheveux couronnaient si bien ce frais visage, dont la blancheur était coloree d'un vermillon pur qu'on ne trouve que sur la peau transpa-

rente d'un bel enfant; mais ils allaient si bien avec de grands yeux bleus, d'une expression angélique; mais cette robe posait avec une telle justesse sur un buste plein de graces, laissant voir des épaules satinées, un bras rond, une petite main potelée et de jolis doigts effilés, un pied mignon ; tout cela parut si ravissant à Léon, que ce fut comme un voile qui tombait tout à coup devant lui. Il comprit des séductions qu'il n'avait jamais devinées. Lui, qui était resté froid devant le luxe des toilettes et la science parfaite des manières, se sentait entraîné, en quelque sorte, vers cette nature simple qui dédaignait l'art et ses piéges. Tel il avait rêvé l'être choisi qui devait devenir sa compagne. Chose étrange! il lui semblait que cette suave figure ne lui était pas inconnue, quoiqu'elle ne se fût jamais présentée à ses regards; et ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que la jeune

fille paraissait avoir reçu une impression semblable. Quoiqu'elle affectât de détourner ses regards, ils étaient, à chaque instant et comme malgré elle, ramenés sur Léon ; mais à peine les y avait-elle arrêtés un instant, qu'elle les baissait aussitôt avec un embarras tout plein d'une charmante modestie, et un vif incarnat s'étendait sur ses joues, comme les teintes roses de l'aurore sur l'azur du ciel.

VII.

— Ceux qui traitent cela de folie de jeune homme, se disait Bonneval, et qui nient la sympathie des ames, n'ont jamais rien senti de pareil. Comment se fait-il que l'œil de cette jeune personne m'en a plus dit en un instant que celui de mille autres ? Pour-

quoi mon ame semble-t-elle vouloir s'envoler vers la sienne, comme vers une sœur?

Puis, effrayé lui-même de cet entraînement; — mais je suis fou, pensa-t-il.

En ce moment, il crut saisir la pensée timide de la jeune vierge dans la transparence de ses yeux. Un dernier regard le pénétra d'un ineffable bonheur. — Suis-je donc le jouet d'une hallucination? poursuivit-il; et il se rapprocha involontairement du quadrille où elle était.

Peut-être n'était-ce point une erreur..... Le trouble de Clémence augmenta. Il aperçut même sur les traits de son cavalier une expression de déplaisir. M. de Frias avait suivi la direction des yeux de sa danseuse et rencontré ceux de Léon. Ce dernier fut sur le point de se livrer à un mouvement de joie

à la vue du désappointement que trahissait la figure hautaine du duc.

La contre-danse finie, Léon voulut reprendre le siége que lui avait ménagé la comtesse; mais il était occupé par M. de Frias. Il fit son invitation... La jeune fille lui montra une longue liste de noms sur ses tablettes; il resta désappointé, et le jeune duc triompha de nouveau.

Comme l'heure était assez avancée, Bonneval se retira, le cœur gonflé de dépit, ou plutôt d'une rage dont il ne pouvait se rendre compte.

La fraîcheur de la nuit rendit un peu de calme à ses sens; mais, rentré chez lui, il ne put contenir sa mauvaise humeur. La vieille femme de charge de la maison où ses parents avaient obtenu d'un ancien ami un lo-

gement pour leur fils, laquelle avait pris le jeune homme en affection à cause de son aménité et de la régularité de sa conduite, resta tout interdite, lorsqu'il lui arracha son bougeoir des mains avec brusquerie, sinon avec rudesse, et elle dit en pleurant qu'elle n'aurait jamais cru cela de M. Léon. Parvenu à sa chambre à coucher, il jeta successivement sur un fauteuil, et avec colère, chacune des parties de son habillement, puis il s'élança sur son lit, et s'y enfonça la tête, comme s'il avait voulu cacher l'extrême émotion dont il était saisi.

VIII.

Dès les premières lueurs du jour, il fut debout, rougissant de ce qui s'était passé la veille. Il se parlait à lui-même.

— Combien j'ai dû lui paraître ridicule!... Non; peut-être qu'elle ne se sera aperçue de

rien... Si naïve!.... Mais ce fat... Il lui aura fait remarquer mon trouble; il m'aura perdu dans son esprit.... Il faut si peu de chose. Rien n'est mortel comme le ridicule auprès des femmes.... Puis elle l'aime peut-être; que sais-je? Ce serait folie à moi de retourner chez madame de Saint-Géran; j'y commettrai quelque nouvelle gaucherie, et il sera là pour en rire.... avec elle.... Parbleu! je ne leur donnerai pas ce plaisir!

Telles étaient les pénibles réflexions qui l'agitaient pendant la longue promenade qu'il fit dans cette matinée. Il protestait, pour la vingtième fois, qu'il s'abstiendrait d'aller chez la comtesse, quand, s'arrêtant tout à coup au milieu d'une rue, il vit, en face de lui, l'hôtel de Saint-Géran. Il regarda à sa montre; elle marquait midi.... Il

franchit la cour et les degrés du péristyle avec précipitation, et se fit annoncer.

Un laquais l'introduisit au salon. Clémence y était seule. Elle quitta son piano, répondit avec un embarras évident aux salutations de l'étranger, et demeura interdite devant lui.

— C'est sans doute à ma tante que monsieur désire parler? dit-elle enfin; elle se repose des fatigues d'hier. Cependant je vais....

— Ne la troublez point, mademoiselle, je vous en supplie; je serai heureux de l'attendre ici.

La jeune fille rougit, et laissa errer machinalement ses doigts sur les touches de son instrument.

— De grâce, mademoiselle, que je ne vous interrompe point....

— Vous aimez la musique, monsieur?

— Beaucoup.

— Vous en faites?

— Un peu

— Vous connaissez sans doute ce morceau?

Léon se rapprocha d'elle.

— De Beethoven? oui, mademoiselle. Je serais bien flatté de l'entendre exécuter par vous.

Clémence n'était point une de ces petites précieuses qui se font prier long-temps avant de céder à un désir qu'elles brûlent de satisfaire. Il lui paraissait tout simple qu'on prît du plaisir à ce qui lui en procurait tant à

elle-même ; elle se mit donc au piano, et chanta sans prétention, mais avec goût, des paroles ajustées à la musique de la symphonie qu'elle avait sous les yeux.

Chose inexplicable, pensait Léon, pendant un intervalle de silence, cette voix ne m'était pas inconnue ; j'aurais juré qu'elle avait ce timbre et cet accent qui va à l'ame.

Cependant, quoiqu'elle eût chanté d'une manière qui approchait de la perfection, ce que Léon était à même d'apprécier mieux que personne, étant lui-même un musicien consommé, il demeura muet, l'œil fixe et arrêté sur une bague de forme antique qu'elle portait à l'index de la main gauche.

Clémence s'en aperçut.

— Pardon de mon indiscrétion, made-

moiselle, dit-il; mais cette bague, ces diamants en croix....

— C'est un héritage qui se transmet de la mère à la fille dans ma famille, répondit Clémence; sa forme est curieuse, son histoire l'est plus encore.

— En vérité, mademoiselle, et plus je la regarde et plus j'ai de peine à en croire mes yeux. Si je n'étais sûr que vous n'êtes point allée la chercher au fond de la province, je jurerais que c'est celle de ma mère.

— Mais je pense, monsieur, qu'il en existe deux semblables. C'est, dit-on, un double cadeau du grand roi.

— En effet, je me souviens de cette anecdote. L'aïeule de ma mère et une sœur jumelle, de qui la tradition atteste l'incomparable beauté, reçurent ce présent de la main

de Louis XIV lui-même, à l'une de ses fêtes de dentelles et de fleurs, dont elles étaient le plus beau bouquet.

— Précisément, de la main de Louis XIV lui-même, et c'est un bien trop précieux pour qu'on l'aliène. Aussi je suis sûre que la pareille n'a pas cessé d'appartenir à son possesseur légitime, à l'héritière des Lussan, à ma chère et noble cousine Marie.

— Ma mère votre cousine ! s'écria Léon transporté de joie; et il se rappela les paroles de madame de Saint-Géran, lorsqu'elle lui avait présenté sa nièce, et il comprit le sens malicieux du sourire qui errait sur les lèvres de celle-ci pendant et après ce petit dialogue.

En cet instant, le duc de Frias s'arrêta comme frappé de stupeur à l'entrée du salon.

La jeune fille murmura quelques mots pour expliquer la présence de Léon, et sa confusion augmentait d'une manière trop manifeste, quand, fort heureusement pour elle, il lui arriva un secours devenu presque indispensable.

IX.

— M. Léon, s'écria madame de Saint-Géran, entrant par une porte latérale, ah! c'est fort aimable à vous d'avoir tenu votre promesse.... Monsieur le duc, dit-elle en se tournant vers M. de Frias, avec la plus grande

aisance, j'ai l'avantage de vous présenter M. Léon de Lussan....

— Léon Bonneval, interrompit naïvement celui qui portait ce nom.

M. de Frias sourit d'un air impertinent.

— Eh! mais vous connaissez sa mère? poursuivit la comtesse, malgré cette interruption qu'elle fit semblant de n'avoir pas entendue. Vous devez vous souvenir de l'avoir vue autrefois avec le vieux comte de Lussan, qui racontait de si bonnes histoires?

— Je me rappelle effectivement cet aimable vieillard, madame, quoique le temps dont vous me parlez remonte à mon enfance; je me rappelle aussi sa charmante fille, douce et bienveillante pour tout le monde... On la nomme, je crois, Marie ...

— C'est cela, dit la comtesse.

— Quant au père de monsieur, ajouta M. de Frias, je ne crois pas l'avoir jamais vu.

— Mon père, monsieur le duc, dit Léon avec fierté, est un brave et digne homme, de qui la vie a été pleine d'utiles travaux. Ceux qui le voient le respectent. Si vous y tenez, j'espère avoir l'honneur de vous le présenter.

Le duc se mordit les lèvres...

— Monsieur Léon, reprit la comtesse avec vivacité, M. de Saint-Géran a un vif désir de s'entretenir avec vous. Vous nous resterez à dîner, j'espère ?

Léon regarda Clémence. Sa réponse fut affirmative.

— Monsieur le duc, nous serions heureux.....

— Mille grâces, madame, dit M. de Frias avec dépit... Un rendez-vous! Cela m'est impossible.

Sa mauvaise humeur devenait visible. Léon sentait instinctivement un rival. Mais, comme cela arrive toujours, son aisance et sa joie intérieure croissaient en proportion de l'embarras et du désappointement de ce rival. Quant à ce dernier, il commençait, dès ce moment, contre Bonneval, une de ces haines mortelles que certains esprits étroits ou méchants vouent au premier abord à celui qu'ils se voient préféré.

M. de Frias sortit, le cœur en proie à un affreux tourment. Ce n'était pourtant point de la jalousie. Quoiqu'il eût souvent songé à

faire sa femme de Clémence, parce qu'il trouvait réunis chez elle la fortune, les talents et les agréments physiques qu'exigeaient son ambition et sa vanité, il ne l'aimait point ; il était incapable d'apprécier les célestes qualités de cette nature d'élite. Il n'y a qu'une ame neuve encore qui puisse être envahie par les séductions, et la grace inapprêtée d'une jeune vierge : celle de M. de Frias était depuis long-temps blasée, et d'ailleurs elle n'avait jamais été assez sympathique pour pouvoir s'harmonier avec celle d'un ange comme Clémence. La jeune fille semblait avoir le secret de cette âpre organisation. Quelque chose lui disait que cet homme avait un cœur stérile, sans émotions et sans amour, comme ces terrains ingrats qui restent toujours nus et pauvres au milieu de l'abondance et des richesses de la nature. Elle sentait là un dur acier, sur lequel glissaient, sans y pénétrer,

les charmes les plus puissants de la femme. Rien n'est plus sûr quelquefois que les jugements d'une jeune fille sans expérience. Il y a chez elle un tact exquis, comme une révélation d'en haut, qui lui fait voir clair dans les consciences ténébreuses des hommes, et lui donne tout d'un coup la mesure de leur valeur réelle. Si M. de Frias, qui traitait celle-ci d'enfant, avait pu lire dans sa pensée intime, il eût été effrayé de se voir condamné, sans retour, à ce tribunal de l'innocence; il l'eût été surtout de voir de quels sentiments de dégoût et de terreur son juge était pénétré. C'est qu'en effet, sous ces pompeux entourages que constituent un nom illustre, une immense fortune, l'élégance des manières et du langage, Clémence avait instinctivement deviné un monstre.

Le duc pressentit le succès de Léon auprès

de la jeune héritière. Son amour-propre était profondément blessé; il se sentait piqué au vif, et cherchait le moyen d'écarter cet intrus. Bah! se dit-il tout à coup, je connais madame de Saint-Géran, elle ne pourra longtemps supporter ce provincial de bas étage; attendons, un ridicule le perdra.

X.

A huit jours de là, un cercle brillant se trouvait réuni chez la comtesse. Si M. de Frias avait pu conserver quelques doutes sur la préférence que Clémence accordait à Léon, il les aurait vus dissipés sans retour dans cette soirée. Il y a quelque chose de si ex-

pansif dans le premier amour d'une jeune fille, malgré tous les efforts qu'elle fait pour le cacher, qu'un œil tant soit peu exercé n'en saurait être dupe. M. de Frias devinait sans peine, dans chaque regard, dans chaque mouvement de Clémence, l'état de son cœur; mais ce qui lui causait le plus de dépit, c'était la complaisance avec laquelle madame de Saint-Géran encourageait ce petit manége. Elle était bien certainement engouée du nouveau venu; elle écoutait avec une attention toute bienveillante ses moindres paroles, lui adressait sans cesse des choses obligeantes, s'occupait de lui d'une manière évidemment partiale, sinon exclusive; enfin, elle paraissait, contre son ordinaire, tellement distraite, que le duc en conclut sur-le-champ qu'elle avait jeté son dévolu sur ce Bonneval, et qu'elle avait déjà décidé qu'il serait son neveu.

Pourtant, dans le cours de cette soirée même, M. de Frias crut enfin le moment arrivé, où tout cet échafaudage de bonne opinion que le provincial était parvenu à construire allait s'écrouler tout d'un coup. Ce fut presque avec un cri de joie qu'il le vit s'approcher du piano, à la sollicitation de madame de Saint-Géran, pour chanter avec Clémence un air d'une des partitions les plus difficiles. Le duc comptait des yeux quelques jeunes et jolies femmes qui, habituées et formées aux accords ravissants de perfection des chanteurs italiens, se montraient impitoyables pour les médiocrités. Il voyait déjà un sourire significatif se dessiner sur leurs lèvres, et plus d'un regard malin rapidement échangé. Lui-même glissa une demi-phrase moqueuse dans l'oreille de sa voisine : celle-ci laissa échapper un rire presque bruyant qui fit retourner Léon. Le duc lui lança un de

ces coups d'œil méprisants qui présagent une honteuse défaite, et se dit intérieurement : Pour cette fois, il ne s'en relevera pas !

Le prélude commença au milieu de chuchotements de sinistre augure. On sait quelle rude expérience ont toujours à faire les amateurs qui se hasardent à chanter dans un salon distingué de la capitale. Il faut avoir la conscience d'un talent souvent éprouvé pour ne pas faillir devant cette terrible tâche. Ce ne fut pas sans une vive émotion que Léon l'entreprit. Il se sentait sous l'influence envahissante de vertiges semblables à ceux qui glacent d'effroi le voyageur, lorsque, parvenu à une incommensurable hauteur, il regarde sous ses pieds et découvre l'abîme.

Cependant Clémence lui présentait un visage si calme, si candidement rassuré ; elle

le regardait d'un œil si encourageant qui semblait dire qu'avec lui elle était sûre du succès, qu'il y puisa une force salutaire. Il oublia les censeurs qui l'entouraient, ne vit plus que la charmante fille dont il voulait aider le triomphe, et, se rappelant avec quelle aisance ils avaient répété ensemble, l'inspiration lui vint, et le mit au niveau des difficultés qui lui étaient imposées.

XI.

Quand ces deux voix s'élevèrent pures et mélodieuses, un changement soudain se fit sur toutes les figures. On n'y apercevait plus que l'étonnement mêlé de cette émotion, indicible effet de la musique. Le silence était si profond, que, dans l'intervalle d'une phrase

de chant à une autre, les jeunes virtuoses n'entendirent que le souffle de leur respiration. Ils reprirent. Leurs voix, également bien timbrées et s'unissant dans un parfait accord, vibraient si agréablement à l'oreille et attaquaient si intimement la sensibilité des auditeurs, que tous restaient plongés dans une délicieuse extase.

Un duo chanté par Rubini et Malibran, ou Sontag, nous a fait comprendre depuis tout ce qu'une exécution de ce genre offre de charme. Là, rien de brusque, rien de heurté; ces organes sonores se combinent avec une telle mesure, s'abaissent ou s'élèvent avec une telle justesse, qu'il en résulte pour les ames délicates un plaisir inoui, une volupté immatérielle, inconnue au vulgaire.

Léon et Clémence, élevés à l'école italienne,

doués d'ailleurs de merveilleuses dispositions, joignaient à ces qualités si précieuses le sentiment qui leur est, pour ainsi dire, ce que le parfum est à la fleur. Puis il semblait que ces deux voix sympathiques eussent entre elles une mystérieuse affinité. Si elles alternaient, l'une semblait appeler et l'autre répondre avec le même accent, la même tendresse, la même inspiration. S'unissaient-elles, c'était pour se fondre dans un accord délicieux. On eût dit que ces deux jeunes gens avaient, durant longues années, travaillé les sons, étudié, chanté ensemble. Leur ennemi, qui savait le contraire, était pourtant forcé de reconnaître intérieurement qu'ils avaient dû répéter plusieurs fois. Ensuite il demeurait étonné de la verve, de l'ame que déployait tout à coup cette enfant; il se rappelait avec amertume qu'à plusieurs reprises elle avait essayé ce même morceau avec lui sans pou-

voir réussir, comme une corde harmonieuse qui a été long-temps tourmentée par une main maladroite, et qui soudain vibre amoureusement sous des doigts habiles.

Une difficulté extrême qu'il fallait surmonter à la fin de leur tâche n'arrêta point les courageux virtuoses, auxquels on accordait maintenant un vif intérêt. Elle fut vaincue avec bonheur, sans effort, par l'effet seul de leur croissante inspiration et de leur secrète intelligence.

Quand ils se turent, ce fut un concert d'éloges flatteurs dans tout le salon. Clémence n'était sensible qu'à un seul, et celui-là n'avait été proféré par aucune bouche; elle l'avait lu dans un regard de Léon. Les femmes l'entourèrent, la complimentant avec effusion et lui adressant vingt questions à la

fois sur le jeune homme qui l'avait si bien secondée. La pauvre enfant commençait à devenir fort embarrassée, lorsque madame de Saint-Géran appela l'attention de ces dames en leur montrant plusieurs albums étalés sur une table.

XII.

A l'époque de cette histoire, la mode des albums avait déjà été introduite en France.

Madame de Saint-Géran et Clémence avaient chacune le sien où se trouvaient, comme c'est l'ordinaire, beaucoup plus de mauvais vers que de bons. La jeune fille rou–

git quand elle vit sa tante désigner, avec un clignement d'yeux significatif et des paroles prononcées à mi-voix, une page remplie par quelques stances signées Léon. Un jeune poëte qui se trouvait présent voulut en donner lecture tout haut. Il commença cette lecture d'un ton légèrement ironique, puis la finit avec un grand sérieux. Voici quelles étaient ces stances :

A UNE JEUNE FILLE.

Pourquoi votre visage où règne tant de grace,
Que n'ont jamais flétri les remords ni le fiel,
Comme un lac où le vent n'a laissé nulle trace,
    Semble-t-il réfléchir le ciel?

Pourquoi vos yeux si doux, dont la voûte éthérée
Seule peut égaler la lumière et l'azur,
Nagent-ils, comme ceux de l'enfance adorée,
    Dans le fluide le plus pur?

C'est qu'au divin parfum qu'épand votre innocence
Aucun poison encor n'est venu se mêler,
Et que dans son cristal la précieuse essence
Un instant n'a pu se troubler.

C'est que vos grands yeux bleus où rayonne votre ame,
De cette ame d'enfant sont un si beau miroir,
Que l'ange des amours, attiré par leur flamme,
Descendrait des cieux pour s'y voir!

— Par ma foi, ajouta le jeune enthousiaste en prenant la main de Léon, le portrait est si fidèle, si ressemblant, que tout le monde, je pense, saurait trouver le modèle.

Clémence se détourna toute troublée, tandis qu'on la regardait avec un sourire approbateur.

Dès lors, M. de Frias comprit, non sans

un dépit mortel, que la lutte était terminée à l'avantage de son rival. Il connaissait madame de Saint-Géran et savait, à n'en pas douter, que cette démarche éclatante de sa part était comme l'annonce du mariage de sa nièce avec Bonneval. Il hasarda pourtant un sarcasme et murmura les mots d'homme universel, mais cette méchanceté n'eut pas d'écho. Sa mortification s'en augmenta. Sa poitrine se gonflait de fureur et, un instant, son œil lança des éclairs : il pensait à toutes les espérances que lui avaient laissé concevoir madame de Saint-Géran et Clémence elle-même, espérances suivies de la plus cruelle mystification. La comtesse, malgré toute son audace, trembla quand elle le vit si pâle. Mais tout à coup les choses changèrent. Le duc se rendit maître de son agitation, s'approcha, avec une apparente cordialité, de

Léon et joignit hautement son suffrage à celui de tous. A peine était-il sorti du salon, que son visage, comme s'il quittait un masque, reprit une expression de haine atroce : il s'y mêlait un air de joie sinistre. On aurait peine à comprendre ces révolutions subites chez certains individus qui triomphent au moment où on les croit accablés, si l'on ne savait que leur esprit saisit et combine en une minute des plans et des idées infernales.

Léon était ivre de bonheur, tous les obstacles semblaient disparaître devant lui. Il se retira bercé des plus séduisantes espérances, plongé dans les plus douces rêveries et formant déjà mille projets enchanteurs pour l'avenir. Ce fut pour hâter la réalisation de ces projets qu'il résolut tout à coup de se

rendre auprès de ses parents. Après quoi il s'endormit, l'image de Clémence dans le cœur et son nom adoré sur les lèvres.

XIII.

Le lendemain même, il prenait congé et d'elle et de madame de Saint-Géran. La comtesse lui remit un billet plein de choses gracieuses pour sa mère. Quant à Clémence, qui avait un peu pâli à l'annonce de ce départ, elle rougit beaucoup en voyant la vive

émotion qu'il ne pouvait cacher, surtout quand il répondit à une question de madame de Saint-Géran sur la durée de son absence : « La plus courte possible, que n'ai-je des ailes ! »

Long-temps après ces adieux et quand il était déjà bien loin de Paris, Léon croyait voir encore les regards de la jeune vierge attachés sur lui avec une expression qu'elle cherchait en vain à dissimuler; il croyait voir encore son grand œil bleu laissant échapper, à travers de longues paupières, le doux secret renfermé dans son sein. Oh! qui n'a pas senti tout son être tressaillir de ravissement, lorsque les yeux de la femme aimée, ces yeux brillant d'une céleste flamme tempérée par une voluptueuse tendresse, vous pénètrent, vous enlacent d'un regard puissant, souverain, qui va se fon-

dre dans le vôtre, celui-là n'a pas connu un des charmes les plus touchants de l'amour ! Cette indescriptible attraction de deux ames qui semblent reconnaître leur commune origine, qui se cherchent et s'unissent, qui se parlent dans une langue sacrée dont elles seules comprennent l'idiome, est pour les cœurs jusqu'alors étrangers à l'amour, comme une mystérieuse initiation dont ils tremblent et jouissent en même temps. Divin commerce de ceux qui savent aimer, aimable surprise de l'adolescence et de la jeunesse, quels mots pourraient jamais vous rendre !

XIV.

Dans une vaste salle, meublée à l'antique, au rez-de-chaussée du château que le lecteur connaît déjà, était assise madame Bonneval. Un ouvrage de tapisserie paraissait absorber toute son attention ; et pourtant, dans le moment même où ses mains étaient

les plus actives, son esprit s'occupait de tout autre chose que de ce travail mécanique. De temps en temps elle levait les yeux et regardait le ciel par la fenêtre en ogive près de laquelle elle était placée, puis elle demeurait pensive.

A ses pieds reposait sur un tapis un magnifique lévrier, le favori de Léon. Le fidèle animal, soulevant la tête à diverses reprises, s'efforçait d'attirer une partie de l'attention de sa maîtresse, sans qu'il pût y parvenir. A la fin, impatienté de ce trop long oubli, auquel elle ne l'avait sans doute pas accoutumé, il mit une patte sur sa robe, et fit entendre comme un tendre gémissement. Enlevée ainsi à ses méditations, madame Bonneval l'examina un instant avec émotion, puis, imitant, sans le vouloir, l'intonation de son fils, elle dit, pendant que sa main caressait le lé-

vrier : Mon bon, mon brave César! Celui-ci dressa les oreilles, remua la queue, et un gémissement plus sourd et plus plaintif que le premier sembla sortir du fond de ses entrailles. Deux ruisseaux de larmes jaillirent, sur-le-champ, des yeux de la mère délaissée.

Une heure après, madame Bonneval était devenue plus calme. Un sourire de joie, ou plutôt d'espérance, vint même animer sa figure. Elle pensait que, depuis bien des jours, Léon ne lui avait écrit, et plusieurs fois, dans de semblables circonstances, au moment où elle l'accusait le plus, ce bon fils était venu la surprendre à l'improviste.—Mon Dieu! se dit-elle tout à coup, s'il était près d'ici!

A peine avait-elle fini cette exclamation, qu'un éclair d'intelligence brilla dans l'œil

ardent de César. Il se leva d'un bond, et, prompt comme la foudre, s'élança par la fenêtre. Madame Bonneval le suivit du regard, et tout son cœur tressaillit d'une ineffable félicité, quand elle vit un cavalier s'avançant à toute bride dans l'avenue du château. Elle quitta son siége, pâle, chancelante, et, s'appuyant contre les murs, elle alla au devant de ce fils tant aimé, qu'elle pressa bientôt, en sanglotant, dans ses bras.

XV.

Durant les trois jours que Léon resta au château, fêté par ses parents, madame Bonneval eut maintes fois occasion de remarquer qu'il était en proie à une secrète inquiétude. Elle le surprenait souvent distrait et soucieux; il se passait certainement en lui quelque chose

d'étrange. Mais ce fut en vain que cette vigilante mère voulut descendre jusqu'au fond du cœur de son fils. Pour cette fois, il lui fut fermé : Léon garda le silence.

En effet, lui, que nous avons vu si empressé d'aller apprendre son bonheur à ses parents, s'efforçait maintenant de leur cacher la nouvelle que la veille il brûlait de leur dire. Une pensée cruelle avait interrompu ses flatteuses rêveries. Il s'était mis à réfléchir sur l'incertitude de sa position vis à vis de mademoiselle Clémence de Breuil. En définitive, il ne savait rien de précis sur les sentiments de cette jeune personne à son égard; il l'avait vue si peu ; puis n'était-elle pas sous l'influence immédiate d'une femme orgueilleuse qui mettait le rang et les titres au dessus de toute chose? A cette idée si peu rassurante, venait se joindre un souvenir péni-

ble, celui des relations qui n'avaient point cessé d'exister entre M. de Frias et madame de Saint-Géran. De Frias, à ce nom détesté s'associaient dans son esprit des pensées de désolation et de malheur. Madame de Saint-Géran saurait-elle résister aux brillants appâts que ce duc ne manquerait pas d'étaler à ses yeux, et Clémence ne se laisserait-elle point surprendre aux piéges que lui dresserait cet homme perfide? A peine sortie de l'enfance, n'était-elle point fragile comme les autres?... Oh! non, se disait-il avec une espèce d'indignation contre lui-même, c'est un être divin et pur que les fangês de ce monde ne peuvent souiller. Mais pourtant elle n'avait point encore pour lui cet amour profond qu'il sentait grandir dans son sein, ou du moins elle n'avait pas mis, comme lui, dans cet amour, tout son avenir, toute sa vie.

Ces réflexions le détournèrent de son premier projet. Il résolut de s'assurer de l'affection de Clémence et des volontés de la comtesse avant de rien annoncer à ses parents. S'il réussissait, ils l'apprendraient assez tôt : dans le cas contraire, sa mère ne devait jamais savoir un évènement destiné à le rendre éternellement malheureux.

Ce fut au milieu de ces sombres préoccupations qu'il repartit pour la capitale, et fit à son père la singulière réponse que nous avons consignée au commencement de ce récit, réponse qui avait causé une si grande impression à sa mère.

Malgré toute sa diligence, Léon arriva au terme de son voyage trop avant dans la nuit pour qu'il pût se présenter chez la comtesse. Il se jeta sur son lit, maudissant ce

retard imprévu. La fatigue du voyage l'endormit.

Il se reporta en songe à l'hôtel Saint-Géran. Là, sans pouvoir s'expliquer comment cela se faisait, il se trouvait dans la chambre de la jeune vierge. Il la voyait à demi déshabillée se prosterner, et l'entendait mêler le nom de Léon à ses prières... Tout à coup la porte glissa sur ses gonds... C'était la comtesse. Elle s'approchait de sa nièce, et lui tenait un discours qu'il ne pouvait saisir, mais où il était question de lui et de M. de Frias.... Clémence versait des larmes et se cachait la tête dans les mains.... Long-temps après que la comtesse s'était retirée, la jeune fille restait à sangloter, assise sur sa couche non dépliée.

Puis il se trouvait dans sa chambre à lui,

sa chambre de garçon.... Il voyait près de la fenêtre une gracieuse apparition, comme une figure de fée, doucement éclairée par les pâles rayons de l'astre de la nuit.... C'était encore Clémence. Ses yeux étaient encore rougis par les pleurs; elle le contemplait d'un air plein de mélancolie et de chagrin...; et elle plongeait encore son visage tout entier dans ses mains....

Il s'éveilla, le corps en sueur... Les premières lueurs du jour commençaient à percer les vitres de la fenêtre. Il respira avec avidité les piquantes bouffées de l'air frais du matin.

XVI.

Elle arriva enfin cette heure si impatiemment attendue. Léon s'élança en cabriolet. Son jockei eut à peine le temps de grimper derrière. Le cheval, pressé par l'aiguillon, se précipita avec une telle impétuosité, que cet homme crut que la voiture allait in-

failliblement culbuter. Il ne respira qu'à la porte de l'hôtel Saint-Géran, et alors, tandis qu'il prenait le fouet des mains de son maître, il fut frappé de l'altération de son visage.

En effet, Léon se trouvait, en cet instant, sous l'empire d'une impression étrange. C'était ce mélange indicible d'appréhension et de désir, de volupté fébrile et de sensation douloureuse, si bien connu de tous ceux qui ont profondément aimé.

Il semble que la vie soit suspendue loin de l'objet adoré ; l'heure marche si lentement qu'on la croirait arrêtée... Vous suffoquez comme si l'air vous manquait. Mais quand le moment de se revoir est venu, rien ne peut plus vous retenir ; le sang brûle, le cœur bondit, il dévore l'espace..... Heureuses les existences que ne brise point une trop lon-

gue attente! Heureux celui qui, après ce martyre de l'ame, ne dit point avec le poète d'Harold :

« When all is won that all desire to woo,
» The paltry prize is hardly worth the cost :
» Youth wasted, minds degraded!... »

« Lorsque tous les désirs de l'amant sont comblés, la récompense est bien peu de chose au prix de tant de souffrances.... Une jeunesse ruinée, une ame flétrie!... etc. »

Outre ce besoin dévorant de la revoir, une inquiétude poignante lui rongeait le sein. Ce fut avec la plus vive anxiété qu'il entra au salon, et il eut peine à comprimer une exclamation quand il aperçut Clémence seule comme à sa première visite.

L'altération de ses traits était si grande,

que la jeune fille accourut à lui toute tremblante.

Il prit sa main qu'elle ne retira pas.

— Mon Dieu ! comme vous êtes pâle ! dit-elle avec le plus touchant intérêt....

— Oh ! ce n'est rien, répondit Léon en la regardant avec des yeux ivres d'amour...

La jeune fille baissa les siens, un peu confuse de sa méprise, et recula de quelques pas. Puis d'un ton qu'elle cherchait à rendre plaisant :

— Mon Dieu ! monsieur Léon, vous m'avez fait presque peur ! Cette entrée subite et...., ajouta-t-elle avec un fin sourire, cette attitude digne d'un héros de théâtre.....

— Pardon, mademoiselle ; mais si vous en saviez le motif... J'ai peut-être été indiscret, importun....

— A Dieu ne plaise ! Un ami de la maison ! un parent ! Je suis bien sûre que vous ne pensez pas cela...... Mais j'avoue que je serais curieuse de connaître la cause d'une émotion si extraordinaire....

Léon, se rappelant son rêve, ses craintes chimériques, répondit avec embarras :

— Oh ! une folie ! Que sais-je ?

— Je veux que vous me le disiez, s'écria la pétulante jeune fille. Puis elle ajouta, avec une petite moue charmante : Songez bien que c'est vous qui avez offert de me le dire...... D'ailleurs, cela est-il donc si grave ?

— Au contraire, mademoiselle ; et, en vérité, ce sont des choses si puériles...

— Eh bien ! cela m'amusera.... Ma tante dit que je suis si enfant....

— Mais, mademoiselle....

— Oh! monsieur Léon, c'est y mettre de la mauvaise volonté...

— Vous l'exigez donc?...

Clémence ne répondit rien, mais elle le regarda par dessus l'épaule avec un petit geste coquet et un œil qui semblait dire un oui si agaçant, qu'il ne put y résister...

Ils s'assirent, et il lui raconta de quel rêve son sommeil avait été agité.

Au commencement, elle écoutait, le rire sur les lèvres; mais peu à peu ses traits prirent une expression de plus en plus sérieuse. Ce fut comme un nuage qui obscurcit successivement toutes les parties de cette lumineuse figure.

Lorsque Léon fut arrivé à la dernière vision qui était comme le dénouement de son

rêve, et qu'il peignait avec toute la poésie d'un cœur amoureux, il vit Clémence tressaillir, et, chose étrange! il lui trouva le même air d'affection douce et de regret touchant que dans ce songe. Alors, pour la première fois, il s'aperçut qu'elle avait les yeux rougis par de récentes larmes. Il réfléchissait sur cette coïncidence bizarre, lorsqu'elle laissa tomber sa tête dans ses mains. Elle pleurait!

Léon était profondément ému lui-même; mais ces premiers pleurs, il était clair qu'il en était le sujet. Il n'osait l'interroger et demeurait là, muet de bonheur. Puis tout à coup entraîné par une force irrésistible, il la saisit dans ses bras, et la pressa avec tendresse sur son sein. Un mot murmuré faiblement résonna comme une musique délicieuse à son oreille, et descendit comme un baume céleste sur son cœur.

Un bruit se fit.... La comtesse entra. Elle jeta un coup d'œil sur sa nièce prête à défaillir, et sourit à Léon avec un air d'intelligence...... Clémence s'échappa bientôt de l'appartement, et lui-même, après quelques instants de conversation insignifiante, partit, emportant le premier aveu de celle qu'il aimait, aveu si doux à entendre d'une bouche pure et virginale !

XVII.

Des préparatifs de voyage se faisaient dans le château, ancienne demeure des Lussan. Toute la maison était sur pied. Les domestiques se disaient à voix basse qu'il fallait un évènement extraordinaire pour que M. et madame Bonneval allassent simultanément à

Paris. Les avis étaient partagés sur le motif de cette démarche : les uns craignaient qu'un malheur ne fût arrivé à M. Léon; les autres plus avisés pensaient, en voyant l'air affairé et mystérieux du père Bonneval, qu'il s'agissait plutôt de mariage. Tous, du reste, étaient d'accord sur un point, c'est que bien certainement ce voyage avait été provoqué par un paquet arrivé de la veille, et dont l'adresse était de l'écriture de M. Léon.

Voici le contenu des deux lettres renfermées dans ce paquet :

« Mon cher père,

» Vous m'avez dit souvent que votre plus
» grand bonheur serait de venir confirmer
» le choix que j'aurais fait. Venez donc ou
» plutôt accourez si vous voulez rendre le

» plus heureux des hommes votre fils affec-
» tionné.

» LÉON BONNEVAL. »

« Ma bonne, ma chère maman,

» Pardon de ma trop longue discrétion...
» Je craignais tant de ne pas réussir!... Je
» l'ai enfin trouvée..., sage, aimable, douce
» comme vous; un ange! vous la verrez,
» vous verrez que je ne dis rien de trop,
» que je ne dis point assez... Eh mon Dieu!
» qu'allais-je oublier! Elle est votre parente,
» votre cousine, ma chère maman. C'est la
» nièce de madame de Saint-Géran, made-
» moiselle Clémence de Breuil. C'est elle qui
» a l'une des deux fameuses bagues. Sa
» mère a été une de vos amies intimes,
» m'a dit la comtesse. Clémence est main-
» tenant orpheline, l'unique héritière de

» sa maison....... Mais de quoi vais-je vous
» parler! Ce que je dois vous dire, c'est que
» je l'aime de toutes les forces de mon
» ame... Elle m'aime aussi, oui elle m'aime,
» je le sais maintenant. Madame de Saint-
» Géran m'encourage. Arrivez donc, vous
» l'amie de la comtesse, la parente de Clé-
» mence, vous mon espoir; c'est en vos
» mains que je remets mon sort et ma vie.
» Je vous embrasse de cœur.

» Votre fils bien-aimé,

» LÉON. »

Ces deux lettres, bien que contenant une nouvelle depuis long-temps attendue, causèrent une émotion profonde aux deux époux.

Le père Bonneval sentit ses yeux tout

mouillés de larmes, ce qu'il n'avait point éprouvé depuis long-temps. Quant à sa femme, elle demeura pâle sur sa chaise, les yeux fixes. Bientôt la joie du père se manifesta d'une manière plus vive et fit une bruyante explosion. Elle, restait toujours pensive... Elle connaissait la famille des de Breuil depuis long-temps. Ce n'était qu'après la mort de son ancienne amie, la marquise de Breuil, qu'elle l'avait perdue de vue. Aucune n'était plus honorable, et quand M. Bonneval, qui avait autrefois géré leurs biens, vint à énumérer toutes les valeurs de la future, un mouvement involontaire de satisfaction se glissa dans son cœur maternel; mais ce sentiment était sérieux, grave et mêlé d'alarmes. La fortune était peu de chose pour une ame aussi élevée. Elle se deman-

dait avant tout si cette Clémence, à qui déjà elle promettait une tendresse de mère, était digne de son Léon. Elle se rappelait sa compagne d'enfance : un cœur bon et franc, mais une tête légère, étourdie, n'écoutant que ses caprices. Ce défaut avait été sans danger à la campagne, où la marquise avait vécu avec son mari ; mais il l'aurait infailliblement perdue au sein de la capitale. Si Clémence est du même caractère, se disait cette mère inquiète, qui savait que ces natures vives et passionnées sont à la merci du premier venu qu'elles prennent en affection, que deviendra mon pauvre fils, lui que ses habitudes, ses goûts portent à demeurer à Paris la plus grande partie de l'année ?

Tout cela fit que madame Bonneval pressa

vivement son mari de partir. Celui-ci ne l'avait jamais vue déployer une pareille activité. Elle pourvut à tout, et le lendemain il n'avait plus qu'à monter en voiture.

XVIII.

Deux jours après, Léon présentait son père et sa mère à M. et madame de Saint-Géran, qui les accueillirent avec cordialité. La comtesse surtout manifesta une joie extrême de revoir Marie, sa meilleure amie, à qui elle avait si souvent pensé. Celle-ci,

tout en répondant à ces vives démonstrations, semblait préoccupée et cherchait des yeux dans l'appartement.

Madame de Saint-Géran sonna sa femme de chambre, lui dit quelques mots à voix basse, et, au bout de quelques minutes, Clémence entra.

Il y a une sagacité surprenante dans le regard de certaines femmes, quand elles se rencontrent pour la première fois. Souvent elles se jugent du premier coup d'œil avec un tact admirable. C'est pour elles que le visage est véritablement le miroir de l'ame. Elles n'ont pas besoin d'en scruter toutes les lignes, une loupe à la main. La première inspection leur a tout dit : elles saisissent avec une facilité qui tient du prodige les petits mensonges, les plus adroits, en apparence les plus

insignifiants. A l'aide de certains indices imperceptibles pour tous les autres, mais qui ne sauraient échapper à ces yeux d'aigle, sur l'intonation de la voix, sur des paroles sans portée aucune, elles vont vous dire, si elles veulent, ce qu'est cette femme qu'elles n'ont examinée qu'un instant. Que si vous ajoutez l'accompagnement du geste, les manières, la contenance de celle qui est l'objet de cette investigation, alors leur pénétration est presque infaillible. Ce geste, elles savent s'il est vrai ou faux : le moindre mouvement leur révèle de merveilleux secrets.

Ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer la répugnance invincible née tout à coup dans l'esprit d'une femme pour une autre. Des organisations moins subtiles, des intelligences moins perspicaces ne sauraient être initiées

à cette puissance de divination. Elles ne voient que les dehors, que la superficie ; il faut une faculté plus perçante pour aller au fond.

Mais c'est surtout l'œil d'une mère qui est doué, en quelque sorte, d'une vertu d'intuition surhumaine, alors qu'il s'agit du bonheur, de la destinée de son enfant. Vigilance inquiète, craintes pieuses, alarmes mortelles, il exprime tout. C'est la dernière lutte de cette mère toute dévouée au fruit de ses entrailles, lutte qui va couronner, d'une manière heureuse ou à jamais funeste, tous les efforts qu'elle a multipliés autour de cet objet chéri. Elle rassemble toutes ses forces comme pour un combat à mort. Il y a dans cette contemplation quelque chose de douloureux et qui fait mal.

Clémence se sentit tout d'abord comme terrassée par le regard de madame Bonneval; elle baissa la tête en tremblant. Cette Marie si douce, si aimante, dont la figure respirait d'ordinaire une angélique bonté, l'avait examinée d'un œil perçant. La jeune fille trouvait cela si étrange, qu'elle demeurait interdite. Elle n'aurait pu relever les yeux en cet instant; mais tout à coup une main caressante saisit la sienne, et la bouche de Marie vint frémir sur son front, sur ses joues, murmurant quelques mots qui résonnèrent délicieusement à son oreille. Alors elle examina à son tour celle qui venait de l'appeler sa fille, et elle trouva empreinte dans tous ses traits la tendresse affectueuse d'une mère. Oui, c'était une mère, en effet, que sa grace et sa candeur avaient conquise en un moment. Madame Bonneval prenait maintenant plaisir à analyser ce visage si frais, si rose,



couronné par un front pur et harmonieusement encadré dans les boucles d'une chevelure soyeuse. Elle avait lu sur ce visage la timidité, la douceur, l'innocence, et dans ces regards furtifs et humides qui allaient chercher ceux de Léon, un amour ardent comprimé par les terreurs vagues et si touchantes d'une vierge.

XIX.

Les choses en étant arrivées là, l'union de Léon et de Clémence ne souffrit plus de retard. Maître Bonneval fut chargé de rédiger le contrat. Le comte de Saint-Géran, comme tuteur de mademoiselle de Breuil, remit un compte exact de ses biens, dont il

avait été le fidèle dépositaire. L'avocat, de son côté, énuméra avec complaisance tous les avantages dont sa femme et lui voulaient faire jouir immédiatement leur fils unique. Après quoi, il fit le calcul du revenu des terres, du produit annuel des capitaux, enfin de toutes les valeurs actives des deux futurs conjoints, et un sourire erra sur les lèvres des deux jeunes gens eux-mêmes, quand il fit résonner d'une voix claire un chiffre rond et considérable.

Le père Bonneval était là sur son terrain. C'était à lui qu'on s'en rapportait pour les autres formalités préliminaires du mariage. Aussi il fallait voir sur son visage la joie de son cœur. Les premiers jours, sa contenance avait été embarrassée dans les salons de la comtesse; mais cet incident lui rendit toute son importance et son aplomb.

Il citait de mémoire les articles du Code. Satisfait d'avoir captivé l'attention de M. et de madame de Saint-Géran, il se mit à éclaircir avec beaucoup de netteté tout ce que ces dispositions avaient d'obscur pour eux.

Rien n'humilie plus les hommes qui ont l'habitude de conseiller les autres que de se voir réduits au rôle d'auditeurs. Ce brave homme jouissait, dans le fond de son ame, de pouvoir reprendre, même dans une question aussi aisée, celui que ses connaissances et le désir d'être utile l'appelaient naturellement à jouer. Son amour-propre était flatté d'entendre une femme frivole, comme madame de Saint-Géran, rendre justice à son érudition. Toutefois, nous devons dire à sa louange, qu'au lieu de profiter de cette occasion pour faire étalage de son savoir, il eut le bon esprit de n'en user que dans les cas

indispensables, et que, hormis ces rares moments, on ne trouva plus chez lui l'avocat, mais le bon père.

Pour Léon, en voyant approcher le jour si ardemment désiré, il sentait son cœur bondir dans sa poitrine. Après tant de craintes, de tourments, tout maintenant était pour lui joie et bonheur. Pourtant nous devons rendre compte de deux circonstances qui firent une assez vive impression sur son esprit.

XX.

Un matin, il vit entrer chez lui son camarade d'enfance, son meilleur ami, Jules Dérancourt. L'intimité la plus étroite avait toujours régné entre eux. Il ne se passait point de jour que Jules ne vînt chez Léon. On les voyait sans cesse ensemble aux promenades,

aux spectacles, etc. Il semblait qu'un plaisir n'était rien pour l'un, s'il ne le partageait avec l'autre. Cette intimité, qui datait du collége, avait pris sa source dans de vives sympathies et une grande sensibilité qui leur était commune. C'était une chose rare, à une pareille époque, de voir le dévouement mutuel de ces deux jeunes gens.

Jules avait la passion du jeu, et plus d'une fois il avait puisé largement dans la bourse de Léon pour réparer ses pertes. Il est vrai que ce dernier, toujours sage et économe, n'avait point eu occasion de réclamer le même service de son ami ; mais le caractère franc, la loyauté et l'affection de Jules ne laissaient aucun doute à cet égard.

Cependant cette amitié semblait s'être refroidie depuis quelque temps. Jules, piqué de ce que Léon ne lui consacrait plus ses jour-

nées, mais trop fier pour se plaindre, chercha un amusement ailleurs. Le jeu fut pour lui un puissant moyen de distraction : il s'y livra même avec une espèce de fièvre, sachant bien que, s'il était malheureux, son ami reviendrait à lui ; mais, contre toute attente, il remportait, chaque soir, des sommes considérables.

Ce fut avec un embarras visible qu'il se présenta devant Léon. Celui-ci crut qu'il avait perdu au jeu, et qu'une fausse honte l'empêchait de le lui avouer.

— Eh ! mon cher Jules ! dit-il, comme te voilà troublé... devant moi !... Voyons, qu'est-ce ?... Ne suis-je plus ton ami ?

Et, lui prenant la main avec force, il y glissa une bourse pleine d'or.

Jules la jeta sur la table.

— Quoi donc! n'as-tu point perdu?

— J'ai gagné, au contraire; et voilà 250 louis que je te dois..... J'ai mis tout en écrit.

— En vérité, Jules, tu m'affliges beaucoup.

— Pourquoi donc? Tu m'as prêté cette somme en diverses fois pour des dettes de jeu, et je te rends le tout ensemble. C'est bien simple.

Jules s'était détourné pour cacher son émotion.

Léon, qui le connaissait, attendit un peu. Puis se plaçant en face de lui :

— Mon cher Jules, dit-il, tu as quelque chose que tu me caches; cela n'est pas bien.

— Moi! pas du tout. Tu es bien libre de faire d'autres amis. Je n'ai pas à me plaindre... Je serais un sot... Je conçois que ma compagnie ne te soit pas indispensable....., parbleu!

— A la bonne heure! dit Léon en lui prenant de nouveau la main..., je te comprends, comme cela. Ma conduite a dû te paraître, en effet, singulière; mais un mot me justifiera. Tu es toujours mon meilleur, mon seul véritable ami, entends-tu? Seulement je t'ai négligé depuis deux mois, parce que.... je vais me marier.

Dérancourt laissa échapper un mouvement de surprise. Son front se dérida. Il voulut articuler quelques mots pour se plaindre de la discrétion extrême d'un ami à son égard; mais sa figure disait assez qu'il était heureux

de cette explication. A la fin, cédant à son bon naturel, il embrassa Bonneval avec effusion.

Après cette réconciliation, Bonneval lui donna à deviner laquelle des jeunes personnes qu'il avait vues chez madame de Saint-Géran était la fiancée. Jules cita successivement un grand nombre de noms. Son ami faisait toujours un geste négatif. A la fin, pour satisfaire une curiosité trop longtemps excitée, Léon prononça, à son tour, celui de mademoiselle de Breuil.

Dérancourt changea de couleur.

— Eh! mon pauvre Jules! qu'as-tu donc?

— Rien.... N'as-tu pas dit mademoiselle de Breuil?

— Elle-même.

— Et ne sais-tu pas que cet impertinent duc avait des prétentions ?

— Que m'importe ! elle ne l'aime pas.

— Prends garde, Léon, prends bien garde ; je connais mieux que toi cet homme ; il te tuera.

— Bah !

— Il te tuera, te dis-je ! Ignores-tu son adresse à manier les armes, le succès scandaleux de ses duels? Mademoiselle de Breuil ! Mais ne sais-tu pas qu'il a tué ce pauvre Sirant pour avoir osé ramasser avant lui le bouquet de cette demoiselle, et en avoir obtenu un remercîment ?

— Certes, je ne m'attendais pas que ce serait toi, le fils d'un officier de l'empire, qui viendrais me donner le conseil de m'incliner devant un bretteur titré.

— Moi, dit Jules qui s'aperçut enfin que son amitié l'avait conduit trop loin, moi te donner un semblable conseil! Non; et, si l'occasion se présente, tu verras que je ne redoute pas ce M. de Frias.

— Du reste, reprit Léon, tu peux te rassurer pour ce qui me touche, il m'a cédé la place d'assez bonne grace.

— J'aimerais encore mieux son inimitié que cela, dit Jules en secouant la tête.... Si tu savais ce qu'on m'a raconté de lui... Mais, au fait, j'ai peut-être tort.

Il sortit au bout de quelques instants, se promettant bien de se dévouer à son ami, si cela devenait nécessaire.

XXI.

Trois jours après, la veille de son mariage, comme Léon s'avançait vers la porte de l'hôtel Saint-Géran et n'en était plus qu'à quelques pas, il vit la voiture du duc stationner à une courte distance. M. de Frias se tenait dans l'intérieur. Il semblait at-

tendre quelqu'un, et jetait de fréquents regards vers la cour.

Un sentiment de curiosité et d'inquiétude cloua Léon à la place qu'il occupait, et d'où, protégé par un angle de mur, il pouvait tout voir sans être aperçu. Tout à coup il reconnut la mère de M. de Frias qui sortait de l'hôtel, tenant en main une petite boîte qu'elle montra à celui-ci en riant. Le duc se pencha à la portière pour la recevoir. Sa figure respirait un air de joie infernal que Léon avait appris à connaître. Ce dernier chercha vainement dans son esprit ce que cela signifiait, se demandant si les dernières paroles de son ami Dérancourt, sur la perfidie du duc, se trouveraient si tôt justifiées.

Il entra tout rêveur au salon, où Clémence causait doucement avec madame Bonneval.

La jeune fille était plus enjouée que jamais. Madame Bonneval parla de leur prochain départ pour la campagne. Les amants se regardèrent tous deux à la fois. Un amour passionné souffre au milieu de la contrainte et du cérémonial qu'impose le grand monde. C'est dans la retraite seule que les cœurs vertueux placent alors le véritable bonheur. Celui de Clémence palpitait, ses joues colorées et son œil brillant laissaient voir combien les idées que cette nouvelle avait éveillées chez elle étaient agréables. Elle les développa avec toute l'ingénuité de son ame et toute l'ardeur de son âge; elle manifesta un goût si vif pour la campagne, que madame Bonneval l'attira sur son sein, et ne put s'empêcher de dire : « Mon excellente fille! » Léon était ému. Les réflexions pleines de naïveté et de sentiment de celle qu'il aimait eurent bientôt changé le cours des

siennes : il oublia les impressions pénibles qu'il venait de ressentir pour ne plus penser qu'à la journée du lendemain, se la figurant déjà toute radieuse de lumière et de bonheur.

XXII.

Ce lendemain arriva enfin, mais il fut triste. Jamais Léon ne s'était trouvé si grave et si sombre. C'est en vain qu'il voulait chasser les étranges soucis qui l'assiégeaient : ils revenaient plus poignants, sans qu'il pût leur assigner aucune cause. C'était comme un

pressentiment vague et sans objet réel, mais dont les effets agissaient douloureusement sur lui. Maintes fois il essayait de sourire à sa fiancée, le sourire expirait sur ses lèvres.

De son côté, Clémence avait perdu toute sa gaîté : il lui en fit la remarque. Je ne sais, répondit-elle, ce qui me pèse.... Ces épais nuages, cette lourde atmosphère me font mal.... Elle s'était détournée pour essuyer furtivement une larme avec le voile nuptial.

On était à la fin de mars. Le ciel était couvert de sombres teintes dont les dégradations allaient du noir au gris foncé. Des vapeurs brumeuses circulaient dans l'espace, et permettaient à peine de distinguer les objets à quelques pas. Il n'y a plus guère que ceux qui ne se rendent pas compte de ce

qu'ils éprouvent, qui nient l'influence secrète de la température sur notre humeur. Dans cette circonstance, on eût dit que le deuil qui attristait la nature se fût étendu sur tous les visages. Madame de Saint-Géran elle-même paraissait pensive. Le père Bonneval, d'ordinaire si jovial, avait les traits assez profondément altérés. Quant à madame Bonneval, elle était, comme toujours, recueillie et pâle.

On monta en voiture pour se rendre à Saint-Roch. La pompe, tant soit peu mondaine, déployée dans cette église aristocratique pour la cérémonie, ne put parvenir à rasséréner les figures des assistants. Celle de la mère surtout avait une expression saisissante. Elle priait avec ferveur, et ne levait les yeux de son livre que pour les reporter sur ses deux enfants.

Clémence priait aussi, mais elle regardait souvent à l'ouverture ménagée au dessus de l'autel, comme si elle eût cherché à découvrir quelque chose. Elle avait entendu dire, dans son enfance, par une vieille gouvernante de sa mère, que les unions sur lesquelles ne brillait pas le soleil n'étaient point bénies de Dieu. Sans se laisser dominer par ces idées superstitieuses, elle ne pouvait entièrement s'y soustraire. Elle attendait avec inquiétude un rayon de soleil qui ne paraissait point. « Mon Dieu! » dit-elle plusieurs fois intérieurement, « ne verrai-je pas un peu d'azur de votre ciel? » Malgré cette ardente prière émanée d'un cœur pur, toute la journée fut sombre et pluvieuse.

A cette contrariété venait s'en joindre une autre. Depuis la veille, Clémence avait vainement cherché sa bague de diamant; elle

n'avait pu la trouver. Cette bague, par les souvenirs qui s'y rattachaient, était un de ses biens les plus précieux : c'était sur son lit de mort que sa mère la lui avait donnée, en lui faisant jurer de ne jamais s'en séparer; et elle l'avait perdue la veille du jour d'où dépendrait le reste de sa vie! Elle s'accusait de négligence, négligence qu'elle regardait comme une faute grave, et presque comme une impiété filiale. Elle espérait retrouver cette bague, mais son absence, dans cette circonstance solennelle, lui semblait de mauvais augure.

XXIII.

A huit jours de là, Clémence vint embrasser, le matin, madame Bonneval, et lui dit : « Enfin, maman, c'est donc demain que nous partons. »

— Oui, mon enfant. M. Bonneval est

allé faire les préparatifs nécessaires pour votre réception.

— Comme je voudrais déjà être dans votre vieux château !

— A votre âge, répondit madame Bonneval d'un ton grave, la nouveauté plaît toujours; mais ce séjour vous ennuiera peut-être bientôt?

— Moi ! maman ! avec Léon, avec vous?

— Mon enfant, je désire, du fond de mon cœur, qu'il n'en soit pas ainsi; mais il y a peu de femmes qui, habituées à la vie bruyante de la ville, puissent se résigner à celle de la campagne.

— Eh bien! moi, ce sera ma joie, mon bonheur. Leurs plaisirs vides ne me laissent que de l'amertume. Oh! être affranchie de

la gêne, de la contrainte, de l'étiquette et des importunités! Maman, ma chère maman, si vous saviez!.... Ah! je vous dis, moi, que c'est là seulement que je serai heureuse.

Madame Bonneval la regarda avec une expression où se peignaient d'anciens souvenirs, puis elle reprit : Tant mieux, ma fille! Heureuses les femmes dont le cœur est assez pur pour abandonner sans regret les plaisirs et les fêtes!

— Et que leur manque-t-il donc, interrompit vivement Clémence, quand elles aiment?

Il y a des mots qui rompent sur-le-champ un entretien; c'est l'effet que produisirent, en ce moment, les derniers prononcés par Clé-

mence. Toutes deux gardèrent le silence et demeurèrent plongées dans leurs méditations.

La mère de Léon, tout en jouissant, au fond de son cœur, de l'amour de Clémence pour son fils, pensait cependant que le temps était venu d'enlever la jeune épouse aux frivolités du monde parisien ; puis elle avait remarqué que Léon était devenu rêveur et taciturne, et elle attribuait ce changement à l'union qu'il venait de contracter. D'ailleurs sa haute raison lui disait que c'était surtout aux premiers jours du mariage qu'une jeune femme doit aller réfléchir sur la gravité de son nouvel état dans la solitude, loin de ces plaisirs bruyants, mais vides, dont cette mère alarmée s'exagérait le danger. Dans sa crainte excessive, elle allait jusqu'à penser du monde ce qu'un écrivain, justement cé-

èbre, mais parfois paradoxal, disait d'un de ses ouvrages : « La jeune fille qui aura lu une page de ce livre est perdue. »

Quant à Clémence, un secret existant entre elle et sa tante lui faisait aspirer plus que jamais après son départ pour la campagne. Là, se disait-elle, je ne serai plus tourmentée par ce monstre qui est mon mauvais génie; là je ne craindrai plus pour mon Léon. Oh! n'être mariée que de huit jours, et déjà obligée de lui cacher quelque chose, à lui dans le sein duquel je devais épancher tout mon cœur comme dans le vôtre, ô mon Dieu! cela doit être mal...

En ce moment, Léon entra. Clémence frémit : elle se représenta la pointe de l'épée de M. de Frias sur la poitrine de cet être à jamais chéri; et, malgré son émotion, elle se

rendit maîtresse d'elle-même, renfermant dans son sein le secret qui allait peut-être lui échapper.

Lui était toujours pensif et mélancolique. Un étrange soupçon auquel il aurait eu honte de se livrer, mais que toutes les circonstances se plaisaient en quelque sorte à confirmer, tourmentait son esprit. Il attendait, avec une angoisse intérieure que son visage dissimulait mal, le mot de l'énigme. Il s'approcha deux ou trois fois de sa femme pour lui demander une explication qui lui aurait, du moins, épargné le douloureux supplice que nous aurons à décrire : la fatalité le retint.

Clémence, en dépit de ses terreurs, se sentait pressée de lui faire un aveu. Une fois il lui prit la main et la regarda avec des yeux si affligés, que des larmes vinrent mouiller

ceux de sa jeune et tendre épouse. Elle allait tout révéler, quand il se retourna brusquement et sortit.

— Pauvre Léon, dit-elle, il est triste, et je n'ose lui demander la cause de sa tristesse. Il me semble, à chaque instant, qu'il a tout deviné, et qu'il va se jeter au devant de son meurtrier. Lui si grand, si noble, lui mon Léon adoré, devenir la victime de ce spadassin ! Oh non ! mon ami, je te sauverai de ses mains sanguinaires, je ferai violence à mon indignation... Je garderai mon secret, et ce sera le seul que j'aurai jamais eu avec toi !

Elle essuya ses pleurs, se promettant bien de rester ferme et calme pendant cette dernière soirée que sa tante avait voulu consacrer à un dernier bal, un bal d'adieu ; après ce bal, un demi-jour de repos, puis enfin le

départ. Ce petit programme avait été arrangé par madame de Saint-Géran, et il n'y avait pas moyen d'y rien changer.

XXIV.

Cette soirée, féconde en émotions, commença sous de funestes signes. Léon y parut avec un visage bouleversé. Madame Bonneval pressentit un malheur : elle remarqua plusieurs dames qui riaient malicieusement derrière leur éventail en examinant Clé-

mence. M. de Frias était radieux et entouré d'une foule de jeunes gens dont la physionomie était aussi moqueuse que la sienne. Tous le regardaient avec une espèce d'admiration, comme s'ils lui eussent découvert une puissance qu'ils n'avaient pas soupçonnée jusqu'ici.

Ce mouvement se manifesta d'une manière plus sensible encore quand le duc, avec un sang-froid imperturbable et une rare impudence, vint prendre familièrement la main de Clémence pour la conduire dans un quadrille. Une foule de cavaliers restèrent immobiles à les contempler, comme s'ils eussent été sourds aux accents de l'orchestre.

Léon regardait, depuis quelque temps, cette espèce de comédie qui semblait préparée d'avance. Une rage sourde, où se mêlait un amer

sentiment de honte, s'amoncelait dans sa poitrine.

— Quel air sombre vous avez ! lui dit madame de Saint-Géran, près de laquelle il se trouvait ; je vous avertis que M. le docteur B....., notre ami, qui est un observateur plus profond que Lavater lui-même, vous examine en ce moment.

— Alors je dois lui faire peur, répondit Léon en se levant avec brusquerie ; et, pour cacher son trouble, il entraîna plutôt qu'il ne pria une jeune dame et vint se placer dans le quadrille où se portaient tous les yeux. Lorsque M. de Frias prit la main de sa danseuse pour exécuter la première figure, Clémence chancela. Léon, qui l'observait, crut qu'elle allait tomber. La jeune femme rencontra le regard de son mari, sur lequel elle

tressaillit comme si elle eût marché sur un reptile. Cette sensation ne resta pourtant visible à l'extérieur qu'une seconde. Elle reprit bientôt son calme, du moins en apparence. Revenue à sa place, elle adressa elle-même la parole au duc, et cela avec une vivacité plus qu'ordinaire. Léon demeura atterré. Il sentit comme un vertige qui le précipitait...; il fit un pas..., Clémence tombait... Plus prompt que l'éclair et avant que M. de Frias eût pu le prévenir, il la reçut dans ses bras et l'emporta évanouie dans son appartement.

Léon avait eu à peine le temps de voir sa jeune épouse reprendre ses sens, qu'on vint lui dire que Jules Dérancourt désirait lui parler sur-le-champ. Il sortit de la chambre où le docteur B...., madame de Saint-Géran et ses femmes s'empressaient

autour de Clémence, et trouva son ami dans l'antichambre

Dérancourt était tout troublé ; il saisit la main de Léon, et la serrant avec une étreinte convulsive :

— Mon ami, mon cher Léon, dit-il, un infame complot te menace dans ton honneur, dans celui de ta femme.

— Quoi ! interrompit l'infortuné jeune homme ; et il attendit dans un sombre découragement ce que Jules avait à lui révéler.

— Oui, un infame complot, reprit Jules, et je suis venu, moi, ton ancien ami..... Va, ce n'est pas moi qui t'abandonnerai. Je te l'avais bien dit : ce misérable, ce duc de Frias....

A ce nom, Bonneval saisit à son tour le

bras de Jules. L'étreinte fut si vive, que celui-ci s'arrêta.

— Eh bien! fit Léon, respirant à peine.

— Pauvre Léon! ah! je te l'avais bien dit!

— Achève.

— Ce duc, qui, là où l'arme du spadassin ne suffit pas, emploie celle de la trahison; il vient d'inventer la plus noire, la plus atroce des calomnies sur ta femme!

— Une calomnie!...

— Furieux d'avoir été supplanté auprès de mademoiselle de Breuil et ne pouvant mettre les rieurs de son côté que par une invention diabolique, il feint d'avoir dédaigné le titre de mari, parce qu'il en avait un autre auparavant; et, pour convaincre les plus incrédu-

les, il porte à son doigt une bague, un brillant que tous ces jeunes étourdis connaissent, un don de Louis XIV, que sais-je?

— Sa bague? dit Léon en serrant les dents de fureur.

— Oui, il a l'insolence de le prétendre; mais remets-toi; nous déjouerons cette odieuse machination. Rien ne te sera plus facile que de constater le mensonge, et c'est lui qui sera déshonoré.

Pour toute réponse, Léon s'élança dans la chambre où reposait sa femme. La main gauche de Clémence tranchait par sa blancheur sur la courtine du lit..., il n'y avait rien.... L'autre était cachée dans celle du docteur, qui interrogeait la systole.... Celui-ci la déposa enfin, et Léon la prit comme pour comp-

ter à son tour les pulsations. La bague n'y était pas !

Le docteur ordonna le plus grand calme et fit sortir tout le monde.

XXV.

Léon demeura en proie à une horrible souffrance. Ses angoisses étaient si vives, que le cœur seul peut les comprendre. Les expressions seraient insuffisantes pour les décrire. Il passa une de ces nuits qui rident et qui vieillissent.

Son agitation durait encore le matin. Appuyé sur un meuble dans un cabinet voisin de la chambre à coucher de sa femme, il se livrait à d'amères pensées :

« Elle! elle ! ô mon Dieu ! elle criminelle ! si jeune et déjà capable de cette horrible perfidie! Est-il donc vrai que ce sexe donne parfois au monde effrayé le hideux spectacle d'une pareille scélératesse!..... Mais Clémence.... Cette infernale dissimulation qui est comme le sceau fatal auquel se reconnaissent d'abominables femmes !... Oh ! non ! cela doit brûler le cœur, flétrir le visage, et son cœur paraît pur et son visage est toujours tranquille. Serai-je donc la victime d'une déplorable erreur ? »

Alors il se laissa aller à ces longues rêveries, accessibles seulement aux natures pas-

sionnées après des souffrances inouies. A l'emportement et la fureur succèdent l'atonie et un profond abattement. Il se sentait passer de la conviction du mal au doute, puis à la persuasion du bien : « Il s'était trompé : celle qui avait reposé sur son sein, qui avait si bien senti et exprimé la sainteté du mariage, n'avait pu le profaner ! celle qui lui jurait chaque jour un amour éternel ne pouvait, au sortir de ses bras, aller se donner à un autre ! » A cette idée, il se leva par un mouvement convulsif. « Et pourtant sa bague, la bague de sa mère, elle est au doigt de ce misérable !... Et n'ai-je pas vu Clémence elle-même, pendant qu'il tenait sa main, ne l'ai-je pas vue anéantie sous mon regard !... Comment expliquer ce mystère ? »

Il retomba accablé sur un fauteuil. Tout à coup son visage s'éclaira; la joie le fit res-

plendir. « C'est ma dernière espérance, » s'écria-t-il ; « mais peut-être est-ce la vérité ! Oui, le lâche lui aura dérobé sa bague pour faire croire qu'on la lui avait donnée.... Le misérable n'aura pas craint de commettre un vol et de jouer ainsi avec la réputation d'une pauvre femme !.... O mon Dieu ! c'est vous qui faites briller à mes yeux ce flambeau de salut ! Oh ! je vais la voir, et s'il a osé entreprendre de souiller un de vos anges, mon Dieu, vous abattrez ce démon par ma main ! »

En ce moment, il entendit la femme de chambre de Clémence dire à un valet : « François, portez sur-le-champ ce billet à M. le duc de Frias. Madame attend la réponse. »

Léon frémit de rage..... Il allait courir

après le valet quand il s'aperçut que Clémence était là. Elle paraissait heureuse du bonheur que donne une conscience pure.

— Comment! tu étais si près de moi, mon ami, dit-elle en s'approchant. Ah ! comme ses traits sont bouleversés ! Il se sera trop fatigué pour moi.... Méchant, votre santé, c'est mon bien, ne le savez-vous pas ?.... Ne savez-vous pas que je mourrais si elle était en danger ? Tiens, mon ami, je veux te veiller cette nuit à mon tour et je ne te quitterai pas d'un instant, moi... Si tu savais.... Elle s'assit sur ses genoux... Mais qu'a-t-il donc? reprit-elle. Pauvre ami, laisse-moi te calmer, et elle le baisa au front ; elle allait presser ses lèvres, quand elle se sentit jeter rudement sur le canapé, et lui les yeux étincelans : — Est-ce que je vous demande tout cela ?

— Léon ! Léon ! cria-t-elle en lui sautant au cou....

— Oh ! laissez-moi, laissez-moi, misérable !

Clémence retomba comme si elle était morte. Elle sentait ses forces la quitter peu à peu, lorsqu'un bruit de voix, partant de la cour, vint frapper son oreille. Elle se traîna hors du cabinet en criant : — Mon Dieu, sauvez-le, sauvez-le, ô mon Dieu !

Elle arriva mourante au perron. De là, elle vit ce qu'elle avait tant redouté.... Son mari était avec le duc !

— La lettre, remettez-moi cette lettre, disait Léon d'un ton menaçant.

— Je n'ai point l'habitude, répondit le duc avec dédain, de divulguer ainsi les messages qu'une dame m'envoie.

— Tiens donc, cria Léon emporté par la fureur, et sa main frappa au visage ce duc insolent.

Clémence s'évanouit.

XXVI.

Environ deux heures après l'incident que nous venons de rapporter, trois jeunes gens se trouvaient dans un endroit écarté du bois de Boulogne. L'un d'eux était assis sur un tronc d'arbre, morne et silencieux. Les deux autres causaient à voix basse, non loin

de lui. On voyait, à quelques pas de là, un alezan attaché à un chêne, et plus loin, dans une allée, à travers les branches dépouillées de feuilles, une voiture.

— Midi et demi, dit Jules Dérancourt à l'autre témoin, ce M. de Frias se ferait-il attendre?... Puis, après avoir regardé Léon d'un air ému, il ajouta : J'ai tiré un bon augure du choix des armes fait par ce spadassin.

— Pourquoi? répondit le témoin ; on le prétend invincible à l'épée ?

— Qui sait? reprit Jules. L'épée est l'arme du véritable brave. Si ce duc avait pris le pistolet, c'était à lui de tirer le premier, et mon pauvre Léon eût été abattu sans pouvoir se défendre. Mais avec l'épée, morbleu !

un homme de cœur a de la chance. Le désir d'une juste vengeance, la vue d'un scélérat dont le fer touche le vôtre, sa poitrine ouverte doivent inspirer le combattant qui veut mourir, mais qui veut, avant tout, purger la terre d'un monstre. Ah! le voici.

Une seconde voiture roula bientôt auprès de la première, et M. de Frias en descendit avec ses deux témoins.

Léon se leva précipitamment.

— Bonjour, messieurs, dit le duc d'un air dégagé, nous sommes ponctuels, j'espère. M. Bonneval, voici mes seconds; l'un est M. Ernest de Verneuil, et l'autre M. le docteur Raymond. Je l'amène toujours en de pareilles circonstances et pour cause.

— J'accepte vos témoins, monsieur le

duc, répondit Léon. Quant à votre docteur, ses soins seront inutiles.

— Je n'entends pas cela, reprit M. de Frias avec un rire dédaigneux, je suis trop raisonnable.

— Vous êtes un vil fanfaron, monsieur le duc !

Le fer brilla dans leurs mains.

— Un instant, cria Jules Dérancourt, nous avons une condition à débattre.

Les quatre témoins se retirèrent à l'écart. La délibération fut longue, malgré l'impatience de Léon. Quant à M. de Frias, il paraissait calme et chantonnait entre ses dents, comme s'il se fût agi d'une partie de plaisir.

A la fin, celui qu'il avait désigné sous le

nom d'Ernest de Verneuil s'approcha de lui, et lui communiqua le point en discussion.

Eh bien! dit M. de Frias, j'y consens. Messieurs, ajouta-t-il en élevant la voix, j'ai demandé à monsieur réparation d'un odieux outrage. Je pourrais m'en tenir à ces termes, mais je veux bien lui accorder sa demande. Quoiqu'il n'ait aucun droit à cette bague que j'allais reporter moi-même, ce matin, à la personne de qui je la tenais; quoique surtout il n'ait aucun droit à cette lettre qui est à mon adresse, je veux bien les déposer entre vos mains, mais seulement comme prix du combat....

— En garde, donc! cria Léon; et les épées se croisèrent de nouveau.

M. de Frias s'aperçut bientôt que, cette

fois, il avait affaire à un adversaire sérieux. Contre son habitude, il fut obligé, après quelques pas, de garder la défensive. Léon se montrait audacieux, mais prudent; son œil paraissait sûr et son poignet infatigable. Il avait moins de tactique, mais plus d'adresse naturelle. Vingt fois, au moment où le duc crut qu'il allait lui percer le sein, son agilité le sauva comme par miracle. A la fin pourtant, l'habileté pratique l'emporta, et Jules Dérancourt, qui suivait chaque geste de son ami avec une sorte d'angoisse, eut le désespoir de voir sa chemise tachée de sang.

Quoi qu'il en soit, Léon semblait n'avoir rien perdu de son courage et de sa vigueur. Il redoubla ses efforts et ses attaques.

— Bien, mon brave Léon, dit involontai-

rement Jules Dérancourt. En ce moment une seconde tache de sang se dessina sur la poitrine de son ami. Jules détourna les yeux avec douleur. Quand il les reporta sur les combattants, c'était toujours la même ardeur, le même acharnement de la part de Léon. La scène en était venue au plus haut degré d'intérêt et d'exaspération. Les témoins retenaient leur souffle et restaient immobiles.

Une troisième blessure atteignit l'héroïque jeune homme. Il pâlit, chancela sans perdre l'équilibre.

— C'est un assassinat, cria Dérancourt en versant des larmes de rage.

Le duc avait déjà baissé, par lassitude, la pointe rougie de son épée, et les témoins avançaient pour les séparer, quand Léon se ranimant fit signe de la main

qu'on le laissât poursuivre; et au milieu des murmures, il pressa de nouveau son ennemi.

Tant de force paraissait à peine croyable à celui-ci. — Allons, se dit-il en lui-même, c'est lui qui le veut. Il recula de deux pas l'œil fixé sur la gorge de Léon, et méditant un coup d'escrime qu'une expérience funeste lui avait appris. Lorsqu'il vit son noble adversaire se précipiter sur lui à découvert, il rit d'un rire fatal; mais, au moment où il voulut s'élancer à son tour, il trébucha, et l'épée de Léon lui traversa le corps. Il ne prononça pas un seul mot : il lança un dernier regard plein de haine et de férocité sur son adversaire, et expira.

— Mon brave, mon héroïque ami! s'écria Jules sautant tout en pleurs au cou de Léon.

M. de Verneuil remit la lettre et la bague au vainqueur. Celui-ci ouvrit cette lettre et la parcourut avidement. Des larmes de bonheur mouillèrent ses yeux; Clémence y reprochait au duc sa vilité et réclamait sa bague avec l'accent énergique et digne d'une ame pure et fière, lâchement calomniée.

Pendant ce temps, le médecin attendait pour donner des soins au blessé; mais lui s'adressant à son ami : Elle d'abord, Jules... Au nom du ciel, cours...; dis-lui que je suis bienheureux. Vole! vole, mon bon Jules; oh! elle en mourra!

Jules Dérancourt s'élança sur l'alezan et partit au galop.

XXVII.

Dans un appartement de l'hôtel Saint-Géran, dans la chambre à coucher de Clémence, étaient réunies trois femmes affligées. La comtesse, tout en pleurs, demandait pardon à sa nièce : elle s'accusait avec amertume de sa crédulité. « Le monstre, » disait-

elle, « il a envoyé sa mère près de moi pour avoir cette bague. Ils avaient l'intention d'en faire faire une semblable. Élise, leur cousine, devait la porter la soirée de tes noces. Elle et toi, ma Clémence, vous auriez rappelé les deux belles jumelles, que sais-je; je me suis laissé persuader.

Clémence se tordait les mains.

Madame Bonneval était blanche comme une statue de marbre : elle ne pleurait point, mais elle laissait échapper de temps en temps ces paroles avec une anxiété saisissante : Léon!...... mon enfant! mon pauvre enfant!

Dérancourt arriva. Aussitôt que Clémence l'aperçut, elle se jeta à genoux en disant : Merci! merci! ô mon Dieu.

Jules parla avec enthousiasme de l'héroïsme de son ami. Clémence et madame de Saint-Géran écoutaient ses paroles avec avidité.

Cependant madame Bonneval tendait l'oreille comme si elle eût voulu saisir ce qui se passait au dehors. Au bout d'une demi-heure de vives angoisses, elle entendit le roulement d'une voiture sur le pavé de la cour.

Tous quatre s'élancèrent en même temps... Jules se précipita à la portière pour revoir son ami... Léon était évanoui et baigné dans son sang!

A cet affreux spectacle, tout l'hôtel retentit de cris et de sanglots.

Une femme seule restait muette; c'était la malheureuse mère!

XXVIII.

Durant vingt jours et vingt mortelles nuits, elle veilla au chevet de son fils, qui resta continuellement en proie à d'horribles souffrances et à un cruel délire. Rien n'avait pu arracher Marie à ce saint devoir.

Les derniers jours, le docteur B....... l'examinait avec cette curiosité froide, particulière à certains médecins. Il était moins surpris d'un si rare dévouement que de rencontrer une force pareille dans un corps si frêle et si délicat. Il s'attendait, à chaque instant, à la voir tomber.

Enfin une crise favorable décida de l'existence du malade; madame Bonneval reçut la récompense de son courage : son fils était sauvé. Il la reconnut et l'embrassa étroitement, tandis que de délicieuses larmes coulaient des yeux de cette mère ivre de joie.

Mais alors ce qu'avait prévu le docteur arriva; les forces de madame Bonneval étaient épuisées. Tant que la vie de son enfant avait été menacée, la tendresse maternelle, exaltée par la crainte et surexcitée par

la fièvre, l'avait soutenue. La nature humaine reprenait ses droits.

Marie fut emportée presque mourante, mais heureuse, de la chambre de son fils; un lit lui fut dressé, selon ses désirs, dans le cabinet voisin. Là se passa une scène digne d'une éternelle admiration. La généreuse mère, pour cacher sa situation à son fils, comprimait les plaintes et les cris que lui arrachait la souffrance; et même, de temps en temps, elle souriait encore, c'était lorsque la voix de son Léon vibrait dans son cœur.

Le moment suprême arriva... La porte conduisant à la chambre du blessé était entr'ouverte. — Est-il éveillé? demanda-t-elle à voix basse. — Un sommeil bienfaisant va achever de réparer ses forces, répondit le docteur.... — Merci, reprit-elle; et elle resta

les yeux fixés sur cette porte. Une larme vint mouiller sa paupière; puis, comme tout le monde sanglotait autour de son lit, cette courageuse mère l'essuya, et posant l'index sur ses lèvres : Chut! dit-elle, ne l'éveillons pas!

Bientôt on n'entendit plus que des sons inarticulés, ses yeux se fermèrent..... Mais soudain tout son être tressaillit par un dernier effort, son œil jeta un dernier regard vers l'appartement où reposait son fils bien-aimé, et sa bouche prononça ces dernières paroles avec un accent qui brisa tous les cœurs : Sauvé!... sauvé!... Oh! maintenant je puis mourir!

XXIX.

Il nous reste peu de mots à ajouter : la douleur que causa à M. Bonneval la perte de sa femme ne fut adoucie que par la présence de Léon et de Clémence au château. Il vécut long-temps, mais il versa bien des fois des larmes amères en pensant à cette

Marie que rien ne pouvait remplacer dans son cœur.

Quant à Léon, il s'accusa toujours d'être la cause de la mort de sa mère. La mémoire de cette mère vénérée devint un culte pour lui. Une vive douleur avait succédé à son désespoir : à cette douleur succéda un souvenir ineffaçable plein d'une tendre mélancolie. Il resta toujours loin du bruit et des intrigues, dans ces lieux paisibles et solitaires qu'elle avait tant aimés autrefois, et que son ombre heureuse se plaisait sans doute à visiter encore; et si les suites de sa triple blessure l'enlevèrent avant le terme ordinaire de la vie humaine à ce monde d'épreuves, il y passa au moins des jours calmes et fortunés auprès d'une épouse aimante qui ne tarda pas à aller le joindre dans l'autre. Les vœux ardents de la meil-

leure, de la plus tendre et de la plus généreuse des mères étaient comblés!

Aujourd'hui le nom des Lussan et des Bonneval est éteint. Il y a déjà quelques années que d'avides collatéraux s'emparèrent de leurs biens, et n'ayant pu s'entendre sur le partage du château, ils le vendirent : le lecteur sait le reste.

UN SECRET.

« I live and die unheard... »

BYRON.

« Je vis et je meurs sans dire mon secret. »

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Par une sombre et orageuse soirée de l'automne de 182., un groupe de quelques personnes se trouvait réuni dans le salon d'une maison de campagne située aux environs de Paris. Ce groupe se composait de deux hommes, d'une femme et de deux petites filles.

Depuis long-temps le jeu des enfants avait cessé. On n'entendait même plus leur léger et gai babillage, car la tempête grondait par intervalles, et ils étaient sous l'influence de cette terreur religieuse dont ne peuvent entièrement s'affranchir ceux qui ont atteint l'âge mûr. Tout était silencieux dans l'appartement, tandis que du dehors y pénétrait le double bruit de la pluie et du vent, bruit qui n'était couvert que par la grande voix de la foudre.

Le maître de la maison était un homme d'environ quarante-cinq ans, court et replet. Une figure luxuriante et chargée de riches couleurs, une santé de corps excessive annonçaient un amateur de la bonne chère. Cependant un œil vif et brillant, un nez légèrement recourbé, des lèvres minces et pincées, témoignaient assez qu'il n'était pas

exclusivement dominé par ces goûts matériels. Aussi, membre de la Chambre élective, il avait acquis, en défendant les ministres, dont il prisait fort les dîners, une espèce de célébrité par l'abondance et la facilité de son élocution.

M. G... n'était pourtant rien moins qu'orateur : il lui manquait la qualité la plus précieuse, celle qui entraîne et subjugue l'auditeur, ce qu'on appelle communément *de l'ame*. Puis c'était un de ces esprits superficiels qui n'approfondissent rien..... Il n'avait aucune vue qui lui fût propre. Aussi n'aurait-il pu se prononcer au commencement d'une discussion. Il fallait que les idées de ses collègues eussent en quelque sorte fermenté dans son cerveau pour qu'il émît une opinion. C'était, qu'on nous passe la comparaison, comme une cloche qui ne

rend de sons qu'autant qu'elle est frappée... Si un corps étranger ne venait pas réveiller les sons qui dorment chez cette cloche, elle resterait muette. Un des collègues de M. G..., connu par ses bons mots, disait, en se servant de la même comparaison : « Ce sont deux machines....: l'une *à sonner*, l'autre *à parler*. »

Ces indications générales auront fait connaître à peu près M. G.... comme homme public.

Dans la vie privée, il se montrait impérieux, tranchant, rapportant tout à lui-même....

Il rendait justice aux qualités de sa femme, mais parce que toutes concouraient à le rendre heureux. Et comme il avait merveilleusement choisi!

Avec un tact, une divination d'égoïste, il avait rejeté de brillants partis; il avait refusé la main de jeunes, jolies et riches Parisiennes.... Ces demoiselles, nourries dans des idées d'émancipation, de liberté, lui convenaient peu. Que lui importaient cette jeunesse, cette beauté, cette opulence, si elles ne lui étaient pas exclusivement consacrées.

Une Allemande, qu'il eut occasion de voir à un dîner ministériel, lui parut réunir toutes les conditions qu'il exigeait. Une fois sûr de son fait, il demanda la main de la jeune étrangère et l'obtint.

Douce et naïve, — elle avait à peine seize ans et venait d'entrer dans le monde; — elle obéit à ses parents. Amalia avait toujours accueilli leurs décisions avec une docilité respectueuse. Jamais il ne s'était élevé d'objection dans son esprit contre ce qu'ils trou-

vaient bon et raisonnable. Son inexpérience ne jugeait et ne voyait que d'après eux. Ils lui dirent que c'était là le mari qui lui convenait, et elle accepta.

M. G..... avait bien calculé. Une fidélité religieuse, mille soins, mille attentions délicates, il rencontra tout cela dans son épouse. Celle-ci pourtant semblait parfois rêver à un autre bonheur que ce bonheur passif, mais bientôt elle devint mère d'une charmante petite fille, objet de tous ses désirs; et quand elle la regardait, qu'elle la pressait contre son sein, elle recueillait une foule de jouissances vives et pures, sans lesquelles son pauvre cœur si aimant se serait flétri.

Onze années s'étaient écoulées depuis son mariage; Amalia avait été deux fois mère, et cependant elle avait encore toute sa frai-

cheur de jeune fille. Sa taille conservait toute son élégance, sa peau toute sa finesse et sa blancheur. Même ses grands yeux bleus, surmontés de sourcils noirs, avaient encore la même expression de candeur. Avec tous ces avantages, Amalia eût déjà paru fort jolie ; mais elle en possédait un autre peut-être plus précieux, c'était cette ingénuité si aimable empreinte sur toute sa figure, attrait indéfinissable et particulier à certaines femmes du nord.

Telles étaient, sans doute, les réflexions muettes que faisait lui-même un jeune homme dont les yeux la suivaient avec une sorte d'expression admirative. Ce dernier personnage était âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans. La manche droite de son habit, décousue et nouée, à des intervalles égaux, par des rubans noirs, indiquait qu'il avait été blessé ;

mais, comme il ne portait pas le bras en écharpe, il était évident que cette blessure ne lui causait plus de douleur. Sa taille était élégante, ses manières distinguées, et un reste de langueur répandue sur sa figure régulière et expressive la rendait plus intéressante encore.

II.

Quoique le tonnerre eût cessé de se faire entendre, les petites filles restaient toujours dans les bras de leur mère, où elles s'étaient réfugiées.

—Allons, madame, dit tout à coup M. G...,

rassurez vos enfants...; l'orage est passé.... Et vous, Ernest, comme vous voilà sombre et rêveur!.... Vous semblez presque aussi effrayé que ces femmes... Animez-vous donc, morbleu!... Pour le peu de temps que j'ai à demeurer ici, je veux, au moins, voir des visages agréables.

— Comment, mon ami, reprit madame G...., vous persistez à partir ce soir?

— Certainement; j'ai promis au ministre de compter demain tous nos amis, et si je n'étais pas là....

Il acheva sa phrase par un sourire mêlé à la fois d'ironie et de suffisance, qui montrait à quel point il se croyait nécessaire, et il sonna.

Deux domestiques parurent apportant, l'un, un bol de punch qu'il plaça devant les

hommes, et l'autre, le thé qu'il mit devant la maîtresse de la maison.

Sans perdre de temps, M. G.... emplit deux verres de sa liqueur favorite.

— Ah ça ! Ernest, j'espère que cette fois vous n'allez pas faire la petite maîtresse.

Le jeune homme, pour complaire à M. G....., vida le verre que celui-ci lui présentait.

— Bravo!... Comment le trouvez-vous?...

— Excellent!

— A la bonne heure !... Un autre verre... Savez-vous, Ernest, que, si vous m'écoutez, vous deviendrez tout à fait raisonnable....

Ernest fronça le sourcil.

— Tenez, reprit M. G..., sans avoir l'air de remarquer ce mouvement, je verrai votre

belle demain au dîner du ministre, et j'ai bien envie de lui dire que vous êtes entièrement guéri au moral comme au physique...

— Monsieur! interrompit vivement Ernest en regardant madame G...., qui s'était détournée.

— Que diable! je sais bien ce que je dis; la blessure que vous avez reçue pour cette coquette est bien et dûment cicatrisée. Quant à l'amour qu'elle vous avait inspiré, et qui devait durer éternellement comme le feu de la vestale, cet amour n'est-il pas complètement éteint?

Ce fut au tour de madame G...... à fixer les yeux sur Ernest.

— Voyons! me suis-je trompé? Soutiendrez-vous que vous l'aimez encore...

— Oh! non!... je vous le jure.

— Eh bien ! ma prédiction s'est donc réalisée, répliqua M. G..... tout triomphant. Quand je vous amenai ici, après votre duel, je promis à votre père de vous rendre à lui *sain* et *sauf* avant six semaines... Je savais qu'il n'en fallait pas tant pour que votre belle vous oubliât... Or, vous n'êtes chez moi que depuis vingt-six jours, et vous voici déjà *en état*. Cependant ce n'est pas la blessure de ce bras qui m'a donné le plus d'inquiétude... Mais depuis quelques jours tout va bien...

Ici Ernest voulut de nouveau interrompre cet intrépide parleur.

— Oui ! oui ! tout va bien, grâce à mon régime. C'est que, voyez-vous, il y a un grand sens dans cette histoire d'Ariane qui oublie son amant pour Bacchus.

M. G..... prononça cette dernière phrase, qu'il tenait d'un académicien, d'un ton moitié doctoral, moitié comique ; mais, s'apercevant que son érudition et sa finesse n'étaient pas du goût de son compagnon, il ajouta :

— Allons, je me tais... Encore un verre de punch, et fouette, cocher !

— Quoi ! dit d'un air de surprise madame G....., est-ce que monsieur vous accompagne ?

— Non pas...; mais j'espère, sous peu de jours, le rendre à sa famille, aux bals et aux jolies femmes.

Quelques instants après, la voiture de M. G..... roulait sur la route de Paris.

III.

Les enfants avaient repris leurs jeux.....
Puis l'aînée, qui pouvait avoir dix ans, était montée sur les genoux d'Ernest.

Y a-t-il rien de plus gracieux qu'une jolie petite fille, soit que dans sa course rapide elle déploie la souplesse et l'agilité de son

corps élastique, soit que, dans sa démarche, elle annonce déjà, par la manière dont elle porte la tête, les bras, le buste, tout ce que sera un jour la femme faite? Celle-ci n'avait pas seulement une fine taille, un corps svelte, dont la ravisante courbure et les élégantes proportions eussent long-temps fixé l'admiration d'un sculpteur, mais encore une figure délicieuse, une tête angélique. Ce qui surtout paraissait prodigieux chez elle, c'était cette intelligence précoce qui, pour ainsi dire, éclairait tous ses traits. Des lèvres minces et déliées, où errait un sourire mêlé de douceur et de malice, accusaient un savoir au dessus de son âge. Rien n'égalait l'expression de ses grands yeux noirs où parlait sa jeune ame... C'était une enfant extraordinaire qui lisait tous les ouvrages qu'elle trouvait, les romans surtout, en saisissait le sens et laissait parfois échapper

des réflexions singulières. Un jour elle dit : Que je voudrais avoir quinze ans!

— Et pourquoi? demanda quelqu'un.

— Pour aimer et être aimée!

Depuis quelque temps elle était sur les genoux d'Ernest, sautant, dansant avec cette alacrité si naturelle à son âge; elle approchait son charmant visage de celui du jeune homme, s'éloignait pour le regarder, se rapprochait encore, puis lui souriait comme un ange..... Et lui, il admirait ses poses prestigieuses, son adresse de chatte, la flexibilité de son corps, le fini de ses proportions; il se mirait dans ses beaux yeux, et prenait plaisir à lui presser les mains et le corsage, ce corsage de guêpe qu'il contenait sans peine dans ses dix doigts.

Tout à coup madame G....., avec un mou-

vement d'impatience et d'humeur qui ne lui était pas habituel, s'écria :

— Mais finissez donc, Pauline!... vous fatiguez monsieur.

L'enfant, frappée du ton dont ces paroles étaient articulées, regarda sa mère avec inquiétude; puis voyant ses traits soudain radoucis, elle demeura sur les genoux d'Ernest..

Mais celui-ci ne prenait plus le même plaisir à jouer avec elle. Ses mains qu'elle lui secouait n'agissaient plus, et ses yeux étaient distraits.

Les enfants ne s'y trompent jamais, ils veulent qu'on se consacre tout entier à eux; et si, après leur avoir accordé votre attention, vous la reportez ailleurs, ils en cherchent la cause. C'est ce que fit Pauline...

En cet instant Ernest la sentit tressaillir...

Il attribua cela à sa nature vive et frétillante ; mais, s'il avait vu le regard qu'elle lui lança, il l'aurait trouvé étrange. On eût dit que les yeux de l'enfant s'étaient agrandis ; ils flamboyaient comme ceux de certains animaux dans les moments d'alarme. Peu à peu pourtant son agitation se calma, et bientôt toute trace de cette singularité fantasque avait disparu ; seulement de vives couleurs animèrent ses joues, et elle se remit à jouer, mais dans une attitude de méditation et de surveillance.

Quelques minutes après, lorsque le jeune homme semblait l'avoir complètement oubliée, elle tressaillit beaucoup plus encore que la première fois, poussa un cri presque sauvage, et au même instant Ernest sentit ses mains déchirées par des ongles aigus.

L'enfant avait bondi à terre.

— Qu'a-t-elle donc? fit-il tout surpris et bien éloigné de deviner.

— Elle est insupportable, reprit la mère... Comment! du sang sur vos mains!... Oh! pour le coup, c'en est trop...; il y a là de la méchanceté.

Au bruit de la sonnette de madame G....., une femme de chambre se présenta aussitôt.

— Je ne veux pas aller au lit, cria l'enfant, prévoyant les ordres que sa mère allait donner; et, au lieu d'affecter la soumission et les larmes, elle avait pris une attitude presque imposante..... Son œil s'était comme égaré par l'effet d'une irritation inexplicable.

Madame G... fit un pas vers elle... L'enfant lui jeta un horrible défi dans un regard; puis, soudain, elle baissa la tête et fondit en larmes.

Alors la femme de chambre la prit par la main sans qu'elle opposât de résistance, et Pauline se laissa conduire dans le cabinet où était placé le lit qui les recevait chaque soir, elle et sa sœur.

Bientôt la plus jeune des petites filles dormit d'un profond sommeil, mais Pauline veillait... Elle cherchait à saisir la conversation d'Ernest avec sa mère. Elle remarqua que leur voix, après s'être élevée au diapason ordinaire, baissait tout d'un coup. Dans ces moments-là, l'enfant se tordait les bras... Enfin, elle entendit sa mère demander un flambeau, puis elle écouta avec satisfaction le craquement des bottes d'Ernest pendant qu'il s'éloignait.

Au même instant, madame G... entra dans sa chambre à coucher, qui n'était sépa-

rée de celle de ses enfants que par une mince cloison, et elle verrouilla sa porte en dedans comme d'habitude.

Pauline respira plus à l'aise.... Elle rougit de ses torts, de ses soupçons, et son jeune cœur s'éleva vers le Dieu qui pardonne. Peu à peu ses idées devinrent de plus en plus confuses; elle essaya quelque temps de les rassembler, sans y parvenir... Ses yeux, fatigués de pleurer, s'étaient fermés... Elle s'assoupit.

Heureux âge où la consolation est si près de la souffrance, où les larmes endorment la douleur !

IV.

Pourtant le sommeil de Pauline était loin d'être calme comme celui de sa sœur. Sa poitrine se soulevait avec difficulté et tout son corps frissonnait. Elle eut un rêve, un rêve pénible, dans lequel les évènements de la journée qui l'avaient si vivement frappée

se représentèrent devant elle, et, comme cela arrive aux imaginations ardentes, se continuèrent. Puis, par un de ces phénomènes qui échappent à toute investigation, la faculté de raisonner sembla lui être rendue.

Cette situation étrange, mais connue d'un grand nombre de personnes, est comme la limite intangible et mystérieuse qui sépare l'illusion de la réalité; car les songes ont aussi leurs réalités; ils ne se composent point toujours de chimères et de non-sens : parmi leurs vagues et insaisissables images, nous apparaissent parfois des figures expressives dont les paroles sont des échos fidèles du passé ou dont la voix prophétique nous annonce l'avenir. Il est même des rêves qui se développent d'une manière régulière, vraie, où tout se coordonne et se suit. Tel était celui de Pauline. Il embrassait tout l'espace com-

pris depuis l'instant où elle avait joué sur les genoux d'Ernest jusqu'à celui où elle avait entendu sa mère s'enfermer dans sa chambre, jusqu'à celui où le sommeil lui avait fermé les yeux à elle-même : rien n'était oublié ou omis. Arrivée à ce point extrême, son imagination ne s'arrêta point encore. Pauline se rappela la longue lutte qu'elle avait soutenue avant que ses paupières, appesanties par les pleurs, se fussent closes. Puis elle se reprocha de s'être endormie ; sa vigilance aurait prévenu un malheur...

Soudain une vision horrible, hideuse, se dressa devant l'enfant épouvantée.... Un jeune homme, une jeune femme, un couple comme elle en avait vu dans les romans, les bras entrelacés, visage contre visage, se disaient à l'oreille des mots inouis, puis ils

la regardaient en souriant, les lâches, ils insultaient à son innocence!... Son rêve s'interrompit...

Elle s'éveilla et... ô terreur! ô désespoir! elle entendit qu'on parlait à voix basse dans. . . . . l'alcôve de sa mère!!!

O mon Dieu! ô mon Dieu! trop tard, se dit-elle.

Elle écouta, espérant s'être trompée... C'était une vérité affreuse!

Alors Pauline bondit violemment sur sa couche, haletante, crispée par la colère et l'indignation, les yeux prêts à sortir de leur orbite. Elle voulut crier, appeler son père... Dieu!... son gosier refusa le passage à la parole.

Elle ne put que frapper à la cloison... Un

mouvement se fit de l'autre côté, mais pas un mot ne fut dit... Elle colla son oreille à la muraille.

En ce moment le sens auditif de Pauline s'était en quelque sorte décuplé. Elle put compter chacun des mouvements qu'on exécuta en descendant du lit à terre, chacun des pas que l'on fit en parcourant la chambre... pour s'avancer à la fenêtre. Cette fenêtre fut ouverte doucement et refermée de même, puis un silence complet succéda.

La pauvre enfant se laissa retomber sur sa couche, et après cet effort contre nature, d'abondantes larmes inondèrent ses joues... Quelques minutes de plus dans cet état, elle suffoquait.

Le lendemain, quand il faisait déjà jour depuis long-temps et que son œil se fermait

pour la seconde fois, malgré elle, Pauline entendit tourner la clef dans la serrure du cabinet... Elle s'éveilla et leva brusquement la tête... Sa mère était là debout devant elle, semblant l'interroger du regard, tremblante et prête à défaillir. Quand elle eut examiné un instant les traits de sa fille, ces traits affreusement décomposés, ces yeux horriblement significatifs, la malheureuse se cacha le front dans les mains et s'enfuit.

V.

Cette nuit déplorable, cette nuit de désolation et de scandale, Pauline ne l'oubliera plus. Bien des fois encore un abominable rêve épouvantera son sommeil, bien des fois encore une vision abhorrée passera devant sa

face et fera dresser ses cheveux. Les jeux de l'enfance n'auront plus d'attrait pour elle. Sa jeune intelligence devancera les années par l'effet de son initiation subite à une odieuse immoralité. Elle sera en proie à une pensée unique, fixe, inexorable, et cette pensée brûlera son sein. Souvent elle voudra l'en arracher, elle voudra chérir encore sa mère, aller encore chercher les embrassements de sa mère et elle ne le pourra plus, et rien qu'à son approche elle frissonnera d'horreur! Enfin, elle sera une douloureuse exception parmi ses compagnes, et l'exemple effrayant des suites que peut avoir une faute irréparable.

Oh! qu'on ne dise point qu'une jeune fille de cet âge ne puisse surprendre de pareils secrets; que les mères impures surtout n'osent point le dire, car plus d'une peut-être lirait

sur le visage et dans les yeux de son enfant un sanglant démenti.

Maintenant, il faut bien que nous abordions la partie la plus pénible de notre tâche, que nous décrivions le court, mais funeste égarement d'une malheureuse mère, que nous montrions pour qui, comment et à quel prix elle oublia l'innocence et la splendeur de sa vie passée, la majesté de son état présent, et abdiqua la plus belle couronne qui puisse jamais ceindre le front de la femme.

VI.

Deux jeunes gens étaient accoudés sur le balcon d'un appartement au premier, et regardaient les passants du boulevart Bonne-Nouvelle. Un seul faisait les frais de la conversation, car l'autre semblait avoir l'esprit occupé de tout autre chose. Il répondait bien

quelques monosyllabes, mais il était évident que c'était machinalement et pour ne point désobliger son compagnon.

Le premier était un gros garçon de vingt-huit à trente ans, à face réjouie, ce qu'on appelle, en termes vulgaires, un *Roger-Bontemps*, un de ces amis qu'on voit souvent auprès des fils de famille, qui savent les bons endroits, procurateurs complaisants dont on se sert, compagnons joyeux dont on s'amuse, espèce de Frontins d'un nouveau genre, qui n'ont pas de gages, mais dont les services sont payés d'une autre manière.

Il faut dire pourtant que celui dont il s'agit n'était pas un roué ayant dépouillé toute délicatesse : il avait conservé une sorte d'ingénuité et d'indépendance. Il eût rougi de

jouer le rôle d'un valet ou d'un libertin éhonté. Il aimait les plaisirs, c'est vrai, et trouvait commode de partager ceux d'un jeune homme riche ; mais ce jeune homme riche était un camarade de collége, et il s'était attaché à lui plutôt par dévouement que par calcul. Aussi Pressac faisait ressortir les qualités et même les défauts de son ami d'une manière si avantageuse, il en parlait avec tant de chaleur, tant de bonne foi et de franchise, que plus d'un cœur féminin avait cédé à l'élégance burlesque, mais entraînante du panégyriste.... C'était très certainement un instrument fort utile.

— Ah ça! Ernest, dit tout à coup Pressac en s'interrompant, à quoi diable rêves-tu donc? Voilà une demi-heure que tu m'écoutes sans entendre et que tu me réponds tout de travers.

— Pourquoi cela, mon cher Pressac?

— Comment pourquoi?... En ce moment encore, je te soutiens qu'elle est très jolie, et tu murmures entre les dents : Non! non!

— Eh bien!

— Eh bien!.... puisque tu ne l'as jamais vue!

— Mais je la vois, mon cher; c'est cette grande brune qui examine la montre du magasin.

— Eh! non! Je te parle d'une nouvelle choriste que tu ne connais pas encore et qui est gentille à croquer.... Es-tu sourd?

— Ha! pardon.

— Quelle taille séduisante! quel pied délicieux! si tu savais!.... Et des yeux! et une bouche! Ah! voilà une bouche admirable!

Je n'ai jamais vu un petit cœur de bouche comme celle-là !...

— Hein !

— Divine, je te dis.... Écoute ! l'affaire est déjà en bon train. Fifine m'a présenté à elle, je lui ai parlé de toi, elle a fait une petite moue ravissante, et.... Allons ! voilà encore que tu ne m'entends plus.... Mais qu'est-ce qu'il a donc à regarder ainsi cette calèche ? Ne croirait-on pas qu'il attend quelqu'un ?

En effet, Ernest s'était penché sur le balcon, et son œil semblait vouloir plonger, à travers la glace de la portière, dans l'intérieur d'un brillant équipage qui venait de s'arrêter à peu de distance.

C'est que les distractions de la capitale n'avaient pas effacé de son esprit les souve-

nirs du château de........ L'image d'Amalia lui apparaissait à chaque instant. Plus d'une fois, à la promenade, en voyant une taille bien prise et de blanches épaules, il s'avançait avec émotion, comme si c'était elle. Souvent aussi, quand une voiture passait rapidement devant lui, si une manche de robe, un petit gant satiné, une figure pâle paraissaient dans le cadre du store, le cœur lui battait vivement.... Il avait possédé beaucoup de jolies femmes, mais aucune ne lui avait prodigué les marques d'un amour si vrai, si dévoué, et, dans les moments de réflexion qui suivent la dissipation, il pensait à elle avec attendrissement. S'il ne l'allait pas revoir, c'est qu'il se sentait rougir d'être si peu digne d'elle.

Cependant une dame était descendue de

la calèche, et Ernest, désappointé, demeurait pensif.

— En vérité, je n'y conçois rien, s'écria Pressac. Je ne t'ai jamais vu qu'une fois comme cela; c'est quand tu appris la mort de cette pauvre Justine....

Ernest tressaillit, et, sans répondre à cette remarque indiscrète, chercha à détourner la conversation.

— Ah ça! Pressac, me diras-tu pourquoi tu as changé de logement? Le tien te convenait tant autrefois!

— Ah! je vais t'expliquer cela.

Pressac passait d'un sujet à un autre avec une extrême facilité.

— Imagine-toi l'aventure la plus extraor-

dinaire du monde... Tu sais que j'ai une passion pour le cor de chasse?

— Je ne le sais que trop, malheureusement. Je me souviens que fort souvent, l'été, tu venais me prendre pour faire une promenade sur l'eau. A peine étions-nous embarqués, qu'un de tes compatriotes et toi vous embouchiez vos formidables instruments et vous détoniez de concert.

— Pas du tout, nous ne jouions jamais ensemble, nous alternions. *Amant alterna camenæ*, comme nous disions au collége.

— N'importe, vous n'en détoniez pas moins d'une manière affreuse, et je voyais tous les badauds amassés sur les ponts ou sur les quais se moquer de nous.

— Ah! bah! c'est parce que nous n'étions

encore que des écoliers; mais si tu nous entendais maintenant..... D'ailleurs, il y a beaucoup de gens, et des gens pleins de goût, c'est drôle! qui ne peuvent pas souffrir le cor de chasse.... Et tiens, c'est justement cela qui m'a fait déménager.

— Comment donc?

Il faut d'abord te dire que, depuis quelques mois, pour devenir forts sur ce superbe instrument et nous mettre désormais à l'abri de tes sarcasmes, mon ami Savary et moi nous nous exercions tous les jours dans ma chambre... Savary m'avait amené un maître fort habile. Tu aurais pris plaisir à écouter nos trios. Nous y avions tant de goût, que nous ne quittions plus le cor depuis le matin jusqu'au soir.

— Eh bien!

— Un jour, on frappe à ma porte..... J'ouvre, et nous voyons entrer trois jeunes gens fort proprement mis. Tu crois sans doute qu'ils venaient pour nous complimenter?.... Pas du tout..... Messieurs, dit l'un d'eux, nous sommes députés vers vous par tout le voisinage dont vous déchirez les oreilles, et nous venons vous prier, au nom de la bonne harmonie, de cesser ce bacchanal infernal....

— Ah! ah! je commence à comprendre.

— Moi, je fais comme toi, je me mets à rire, et je réponds : Il me semble que nous sommes bien libres de jouer de tels instruments qu'il nous plaît. Parfaitement libres, reprend l'orateur; mais, avant de continuer, vous aurez la bonté d'essayer, avec nous, ceux-ci ou ceux-là : et il nous montrait des fleurets et des pistolets.

— Ha ! ha ! ha !

— Incroyable ! n'est-ce pas ? Moi, je voulais me battre ; mais Savary et son maître ont refusé.... Et voilà ce qui m'a fait transférer mon domicile dans un quartier paisible...., aux Champs-Élysées.

A ces mots, l'hilarité d'Ernest redoubla, et Pressac, le voyant de si bonne humeur, en revint au sujet qu'il avait entamé en commençant, lui vanta les attraits de la jeune choriste en termes emphatiques, et voulut l'entraîner chez elle.

— Mais, mon cher Pressac, pourquoi donc tant d'insistance ? demanda Ernest.

— Parce que la rebelle Fifine, qui est la compagne inséparable de Zélia (la Vénus en question), m'a promis de s'humaniser si, par mes bons offices, son amie faisait la con-

quête d'un cavalier aussi accompli que toi... Je crois bien, 50,000 francs de rente!

Ernest ne put s'empêcher de rire de la naïveté et de la franchise de son compagnon.

— Ainsi, reprit celui-ci, je suis heureux en faisant ton bonheur..... Tu verras quel ange!

— Mais...

— Oh! mon ami, tu ne voudrais pas faire manquer tous mes projets. D'ailleurs tu me remercieras demain.

— Allons, mauvais sujet, dit Ernest en prenant son chapeau, il faut faire tout ce que tu veux.

VII.

Et elle ! elle ! combien, pendant ce temps, ses souffrances étaient vives ! Elle qui avait sacrifié ses devoirs d'épouse et de mère à l'amour ! Mais cet amour elle le concevait infini, sans bornes. C'était un abîme où elle se jetait en aveugle...

Une puissance irrésistible l'avait entraînée. D'abord, quand Ernest avait été conduit au château, sa pâleur, ses souffrances l'avaient profondément touchée; puis, à mesure qu'il revenait à la santé, la délicatesse de ses manières qui différaient tant de celles de M. G....., cette attitude théâtrale, ce langage animé et plein d'une politesse exquise l'avaient subjuguée. Alors des idées neuves éblouirent son imagination de femme...; elle pressentit des ivresses inconnues; il lui semblait qu'une vie nouvelle, plus belle, plus pure, s'ouvrait devant elle... Une force mystérieuse l'y poussa.

Mais maintenant qu'il était parti, la réflexion la faisait tressaillir... Elle voyait le pas immense qu'elle avait fait; et pourtant elle essayait en vain de prendre un parti. Son esprit irrésolu se perdait en mille projets chimériques; car une des conséquences

fatales d'une pareille faute, c'est d'engager la malheureuse qui l'a commise en un labyrinthe inextricable, de frapper son jugement et sa volonté d'impuissance, eût-elle le sens le plus droit et l'ame la plus ferme; de la plonger, en un mot, dans un abîme de douleur et de remords, où elle doit se condamner à vivre désormais, à moins qu'elle n'en veuille sortir pour se jeter à toujours dans l'infamie.

Un instant, madame G..... s'arrêta au premier parti; elle résolut de pleurer sa honte et d'expier son crime dans le silence... Une idée soudaine, qui lui entra au cœur comme une lame d'acier, l'en détourna..... Cet époux qu'elle avait outragé, cette enfant, cette enfant surtout dont elle ne pouvait supporter le terrible regard, comment rester auprès d'eux!

Oh! c'est que pour certaines ames délicates, coupables, mais non vicieuses, l'adultère est hideux! Elles répugnent à ce mensonge continuel, à cette hypocrisie infernale qui leur est imposée vis à vis d'un être abhorré ou antipathique, auquel elles demeurent violemment unies. Oh! c'est qu'il faut s'épuiser en ruses impies pour faire croire à des sentiments qu'on n'éprouve pas; c'est que, dans de monstrueux embrassements, dans de froides étreintes, il faut prodiguer de fausses et de vides caresses, et réserver pour un autre la réalité de son amour. Qui donc, sans un cœur de fer et une ame vile, ne reculerait point devant cette existence de damnés? Quelle est la malheureuse assez corrompue, assez dégradée et abandonnée de Dieu pour continuer, pendant de longues années, cette double prostitution!

Amalia demeurait épouvantée devant cet effroyable avenir. Et d'ailleurs, quand elle serait assez lâche pour l'accepter, quel serait le prix de sa dissimulation et de ses tortures? La honte, la honte éternelle! Méprisée de sa fille, elle le serait bientôt du monde, de son amant peut-être! Déshonneur pour déshonneur, ne valait-il pas mieux fuir? Oh! oui, elle fuirait; elle irait bien loin avec son Ernest, sa vie désormais, et pour qui elle était aussi la vie; il lui tiendrait compte de ce dévouement, lui, et elle conserverait son estime. Du moins elle serait pure de tout mensonge et épargnerait à ses enfants le spectacle de sa dégradation.

Cette logique détestable l'entraînait et plaisait à son désespoir; puis tout à coup, au souvenir de ses filles, elle fondait en larmes.

On se demande parfois comment une mère, crue jusque-là irréprochable, a pu tout à coup abandonner ses enfants pour suivre un suborneur : il y a une réponse vraie, mais désolante à faire...

Ici, et avant de continuer, qu'on nous permette une espèce de profession de foi.

Dans la vie en apparence simple et monotone de certaines familles, se passent quelquefois de mystérieuses et d'effrayantes choses. Il s'y joue des drames qui, pour demeurer secrets, n'en sont que plus curieux; des drames inouis avec des scènes poignantes et des péripéties terribles... Derrière cette égide impénétrable dont on se couvre pour échapper aux traits malins du monde, s'élargissent en silence des blessures hideuses et mortelles.

L'écrivain qui fouillerait dans ces plaies saignantes et les étalerait nues aux yeux du public, sans avoir devant les siens un but sacré, cet écrivain commettrait une véritable impiété sociale. Mais si du résultat de ses observations il pensait à faire l'objet d'un utile enseignement, alors il accomplirait un acte de haute moralité; alors on devrait lui pardonner de révéler des faits qui, en toute autre circonstance, eussent dû rester cachés; on devrait lui pardonner de formuler ses idées d'une manière énergique, car la leçon n'en serait que plus frappante et retiendrait peut-être sur le bord de l'abîme des êtres faibles qui allaient y tomber.

Nous sommes bien loin de croire que nos paroles puissent avoir une telle portée, mais nous éprouvions le besoin de justifier la hardiesse de notre entreprise, et à défaut de l'au-

torité du talent, de protester de nos bonnes, de nos saintes intentions. C'est dans ce sens que nous poursuivrons jusqu'au bout la révélation que nous avons commencée.

On se demande parfois, disions-nous, comment une mère, crue jusque-là irréprochable, a pu tout à coup abandonner ses enfants pour suivre un suborneur, et nous ajoutions : il y a une réponse vraie, mais désolante à faire. Cette réponse, la voici :

C'est que l'amour illégitime affaiblit à tel point le sentiment de la maternité, que la présence de ses enfants, le plus doux, le plus touchant spectacle pour la femme digne et vertueuse, devient, pour celle qui oublie ses devoirs, quelque chose de pénible et même d'odieux, quand ils sont un obstacle au cours de sa passion insensée.

Sans doute une telle pensée révolte, et l'on contestera l'exactitude de l'observation, car on préfère s'en tenir à cette doctrine commode qui sait fort bien accorder la femme adultère avec la bonne mère, qui excuse en quelque sorte les torts criminels de l'une en raison de la tendresse pieuse de l'autre. De brillantes imaginations se sont même plu à revêtir ce paradoxe des riches couleurs de leur poésie; mais que ceux qui examinent attentivement ce qui se passe dans la vie réelle prononcent: admettent-ils comme vrais ces types monstrueux de femmes au cœur gangrené et flétri de débauches, dont le front est tout resplendissant de la sainte et pure auréole de l'amour maternel? non. Si nous nous laissons émouvoir, si nous laissons couler nos pleurs à l'aspect de ces bizarres créations, ce n'est point que nous ne sentions tout ce qu'elles ont de faux, mais c'est un hommage rendu à

cette beauté morale, cette beauté éternellement vraie et éternellement glorieuse, qui jette son divin reflet sur tout ce qui l'approche. Ces êtres, pétris de honte et de fange, n'en restent pas moins hideux, et ils ne nous inspireraient pas moins de dégoût, si nous ne les oubliions pour ne plus voir que le prestige éblouissant qui les environne. Ainsi, nos regards s'arrêtent avec plaisir et admiration sur le marbre précieux et magnifiquement travaillé qui recouvre un cadavre !

Non! C'est une vérité qu'il faut proclamer à haute voix, pour qu'elle retentisse comme un salutaire avertissement au cœur de toutes les mères, celle qui a eu le malheur de tomber et qui ne déteste point sa faute, qui ne s'en purifie point par le repentir et le remords, celle enfin qui n'est plus une honnête

femme, ne peut plus avoir pour ses enfants la même tendresse et le même dévouement.

Amalia avait une ame trop noble pour ne point haïr sa faute; mais, dans son aveuglement et son effroi, elle aurait peut-être mis le comble à son égarement, en brisant tout d'un coup les liens les plus sacrés.

Heureusement celui qui l'avait perdue ne venait plus au château. Les premiers jours, elle lui en fut presque reconnaissante, car elle ne savait point l'art de dissimuler, et dans l'état de fièvre continuelle où elle se trouvait, elle se serait infailliblement trahie devant M. G.... Elle croyait qu'Ernest n'attendait qu'une occasion favorable pour qu'ils pussent se voir seuls et se tracer un plan d'avenir : elle prit patience ; mais plus de huit jours s'écoulèrent sans qu'il parût. — Eh bien ! dit-elle un matin, je saurai la vérité.

Ce matin-là même, comme son mari lui faisait la guerre sur ce qu'elle lui refusait toujours de l'accompagner dans le monde, elle laissa entendre adroitement qu'elle irait volontiers avec lui à Paris.

— Ah! ma bonne Emilie...., ma chère Amalia! s'écria M. G...., qui, dans l'excès de sa joie, prononça cette gracieuse appellation en allemand; et se levant pour l'embrasser, combien tu me fais plaisir! ajouta-t-il. Depuis si long-temps que Son Excellence me parle de toi et que tous nos amis désirent te voir!...

— Tous nos amis?

— Eh oui! La marquise de Saint-Flour, le marquis, M. et madame de Tavannes, et surtout madame de Versac, la mère d'Ernest.

— Ha ! elle y sera ?

— Sans doute, et notre cher malade aussi! Tu verras comme il se porte bien maintenant!

VIII.

Quand elle parut dans les salons de M. de V***, madame G... attira tout d'abord l'attention des hommes.... Elle était fraîche et belle. L'œil se reposait avec plaisir non seulement sur sa jolie figure, mais sur une toi-

lette de bon goût qu'elle portait avec aisance et modestie, et sur des épaules d'une blancheur éblouissante. Son teint et son regard avaient, ce soir-là, un éclat extraordinaire, car elle se sentait joyeuse, ah ! bien joyeuse ! Il était là.... Et elle retrouvait dans ses yeux ce langage mystérieux qu'elle seule comprenait.

En effet, Ernest, flatté du succès d'Amalia, la trouvait plus attrayante, maintenant qu'il la voyait l'objet de l'attention et des hommages des jeunes gens le plus à la mode. Tels sont, en général, les hommes qui ont tout obtenu, leur amour n'est plus qu'égoïsme et vanité. Il l'entoura de soins délicats et lui prodigua mille marques d'attention qu'elle prit pour de la tendresse. Oh ! alors elle oubliait tous ses tourments passés, ceux à venir ; elle était si heureuse !

Mais bientôt elle se trouva mal à l'aise au milieu de tout ce monde. Depuis deux heures, elle n'avait pu encore lui parler librement ; elle remarqua même qu'il était distrait et détournait les yeux. Un moment, toutefois, l'ame trop pleine d'Amalia fut sur le point de s'épancher ; mais Ernest l'avertit tout bas qu'on les observait, et il l'invita, par un geste, à la prudence. Elle murmura quelques mots qu'il n'écouta point, et il s'éloigna.

La pauvre madame G.... attendait toujours qu'il revînt. Son mari lui présenta quelques amis, puis Pressac, le confident intime d'Ernest. Pressac était curieux de savoir quelles relations existaient entre son ami et cette dame inconnue; mais il mit vainement en jeu toute son habileté méridionale, il n'en put rien tirer, et même il s'aperçut qu'elle ne

prêtait point d'attention à ses paroles. A la fin, l'agitation de l'inconnue lui parut si extraordinaire, qu'il ne put s'empêcher de lui en faire la remarque....

— Madame a l'air de souffrir?

— Oh! oui, je souffre! répondit-elle sans savoir ce qu'elle disait.

— C'est peut-être la chaleur. Si madame voulait s'approcher d'une fenêtre?

— Oui, monsieur, l'air me fera du bien.

Et, s'appuyant sur le bras de Pressac, elle jeta un coup d'œil rapide du côté où Ernest était disparu. A peine eut-elle fait quelques pas, que ses genoux fléchirent sous elle, et elle fut obligée de s'appuyer sur un meuble pour ne pas tomber. Pressac la regarda avec étonnement. Sortons, lui dit-elle d'une voix presque éteinte. Il l'accompagna jus-

qu'à sa voiture.... Elle s'y jeta mourante. Qu'avait-elle vu!

Il était avec une autre, une jeune fille fraîche et belle! C'était pour une autre qu'il l'avait quittée et qu'il l'avait laissée inquiète, troublée, seule au milieu de toute cette foule importune!

IX.

Elle garda deux jours le lit avec une fièvre brûlante. Enfin, ses douleurs morales devinrent moins aiguës et la fièvre cessa..... Elle se mit à réfléchir. Alors son imagination lui fournit mille arguments pour excuser Ernest. Il ne l'avait point abandonnée

avec indifférence. Oh! non, c'eût été trop cruel, c'eût été trop lâche! Une pareille action était indigne d'un homme généreux, et elle s'était habituée à le regarder comme un noble cœur. Il ne se serait pas joué ainsi de son repos, de sa vie!... Non. Connaissant mieux qu'elle le monde, il avait voulu la sauver des perfides remarques de la funeste sagacité de ce monde méchant. Il s'était arraché d'auprès d'elle pour ne point trahir l'amour qui le brûlait, et dont il ne pouvait plus retenir l'expression passionnée... Mais, si elle avait attendu, il aurait bien su trouver l'occasion de lui dire de ces paroles pénétrantes d'autrefois.

Ainsi, elle cherchait des raisons ingénieuses pour se tromper elle-même. Elle alla même si loin, qu'elle en était venue à se persuader qu'il souffrait maintenant à cause

d'elle; que, ne sachant point les motifs de sa disparition subite, il l'avait cherchée avec inquiétude. Peut-être, à cette heure, pensait-elle, il est bien malheureux!.... Elle voulut lui écrire, et déjà elle avait commencé sa lettre, quand elle s'aperçut que Pauline était là... L'enfant l'examinait avec ses yeux profonds.... La malheureuse mère s'arrêta.

Au même instant, une voiture roula sur le pavé de la cour.

— Dieu! c'est lui! pensa madame de G.....

En effet, Ernest entra accompagné de M. G.....

— Ah! je te l'amène, enfin! cria celui-ci en allant embrasser sa femme. Eh bien! Ernest, vous ne m'imitez pas?

— Si madame veut me le permettre....

— Eh! sans doute! entre vieilles connaissances. Et il le poussa vers madame G....

— J'ai appris, avec beaucoup de peine, votre indisposition, madame; mais je vois que votre santé....

— Est meilleure... En effet, maintenant je me sens tout à l'aise.

— Combien je suis enchanté....

— Oh! c'est qu'on n'est pas long-temps malade, chez moi! interrompit M. G..... Amalia sait que je n'aime pas les vapeurs et les migraines.

Ces mots furent suivis d'un bruyant éclat de rire. Le dédain qui se peignit sur le visage de la jeune dame et un geste qu'elle ne put retenir eussent révélé à un œil clair-

voyant tout le dégoût que cet homme lui inspirait.

— Et ma jolie petite femme, dit Ernest; où donc est-elle, cette chère Pauline ?

L'enfant était restée pensive au fond de l'appartement. Quand elle vit Ernest s'avancer pour la prendre dans ses bras, elle sentit comme un feu lui monter au visage. Il allait la toucher, quand une chaise, qu'elle fit tomber avec adresse, lui barra le passage, et, pendant qu'il la ramassait, la petite fille s'enfuit tout effrayée.

On attribua cela à un caprice.

Pourtant Amalia n'eut pas le temps de se ménager un tête-à-tête avec Ernest ; car à peine le déjeûner était-il achevé, que M. G....., qui ne manquait pas d'activité quand il s'agissait de plaire à une excel-

lence, fit remonter son compagnon en voiture et s'y élança lourdement après lui. On discutait, ce jour-là, à la Chambre des députés, une loi à laquelle le ministère tenait beaucoup, et pour rien au monde M. G..... n'eût voulu arriver trop tard à la séance.

Mais, dans le cours de la conversation, Ernest avait parlé d'un grand opéra qui obtenait alors beaucoup de succès, et madame G..... ayant témoigné le désir de le voir, il avait offert de lui retenir une loge pour le surlendemain, ce qu'elle avait accepté.... Elle attendit le jour indiqué avec impatience.

X.

— Quoi! déjà prête! dit M. G..... en entrant tout joyeux dans la chambre de son épouse. C'est charmant! A neuf heures du matin!.... Vous êtes la perle des femmes!

— Au fait, monsieur, je ne conçois pas par quelle fantaisie vous m'avez écrit hier de me préparer de si bonne heure.

— C'est parce qu'il nous faut partir sur-le-champ...; c'est à dire après le déjeûner.

— Mais où donc voulez-vous me conduire?

— Chez madame de Tavannes ; c'est elle qui t'accompagnera au théâtre.

Amalia n'aimait point cette madame de Tavannes ; elle redoutait son bavardage et son œil perçant.... Elle fut pourtant obligée de supporter l'un et l'autre toute la journée. Enfin, l'heure du spectacle arriva..... Alors son cœur se serra ; de vagues pressentiments vinrent y jeter l'alarme. Toutefois elle sut se contenir, et se rendit à l'Opéra avec un calme apparent.

Ernest n'y était pas encore ; elle s'y attendait. Ce ne fut qu'au milieu du deuxième acte de la pièce qu'il parut à l'entrée de la première galerie.... Il lorgna négligemment toutes les jolies femmes, puis il sembla remarquer madame G.....

Au milieu de l'éclat éblouissant de toutes ces lumières, de l'étourdissement que causent la pompe du spectacle, la musique, le jeu des acteurs et la richesse des toilettes, Amalia ne cessa pas un instant d'être tout entière à son amour. Une passion vulgaire ne résiste pas à tant de distractions ; mais la sienne était vraie et profonde. De tout cela, elle ne voyait que lui.

Enfin ! murmura-t-elle tout à coup..... Ernest venait de sortir.

Mais le triomphe de madame G..... fut de

peu de durée. Elle pâlit beaucoup et fronça légèrement le sourcil. C'est que la remarque qu'elle venait de faire avait brisé son ame.

Le ballet commençait quand Ernest s'était retiré de la première galerie. Madame G....., palpitante, croyait, à chaque seconde, que la porte de sa loge allait s'ouvrir pour le laisser entrer. Cet espoir fut encore trompé, et bientôt elle l'aperçut de l'autre côté de la galerie, d'où il ne pouvait plus la voir. Il avait changé de place pour regarder les danseuses plus à son aise.

A cette fatale découverte, elle demeura glacée et saisie d'une douleur cruelle. Mon Dieu! pensa-t-elle, son amour n'est pas même assez grand pour me sacrifier ce plaisir des yeux, tandis que je suis là à demi morte!

Cependant, la danse gaie et bondissante s'était animée aux accents magiques de l'orchestre, quand tout à coup on n'entendit plus que des applaudissements et des bravos. C'était la première danseuse qui faisait son entrée. Par une fantaisie que madame G....... ne put s'expliquer, Ernest vint se remettre à sa première place. Il leva même les yeux du côté de la loge où elle se trouvait; elle le vit sourire gracieusement et saluer. Surprise de ce salut, elle se tourna vers madame de Tavannes, qui, depuis leur arrivée, n'avait cessé de faire des observations critiques, auxquelles la pauvre Amalia prêtait peu d'attention. Cette fois, pourtant, elle écouta.

— Tenez, lui dit à voix basse madame de Tavannes, en lui montrant deux femmes richement parées qui venaient de s'arranger

dans la loge voisine, la plus jeune, la plus jolie est la nièce du marquis de M...., celle qui ne pouvait concevoir qu'il fallût avoir seize ans pour se marier. Pauvre petite! elle n'aura jamais la force d'attendre encore deux mois!

Madame G..... reconnut cette jeune fille pour celle qu'elle avait vue chez M. de V*** être l'objet des attentions et des hommages d'Ernest. Cette remarque la fit frissonner et la jeta dans une espèce d'égarement.

— Elle se marie, dit-elle enfin avec effort.

— Sans doute....

— Avec qui?

— Eh! ma chére! ne le savez-vous pas?

Avec ce jeune homme que vous regardez depuis une demi-heure, et que vous connaissez beaucoup, M. Ernest de Versac.

Quelques minutes après, on emporta madame G..... évanouie.

XI.

De ce jour, Amalia se sentit mortellement atteinte. Toutes ses illusions étaient dissipées ; la croyance dont elle avait besoin pour rester sur cette terre, elle l'avait perdue. Et puis continuer la rude tâche qu'elle

avait assumée sur elle lui était désormais impossible.

Heureusement, elle était pure encore aux yeux de la société ; mais le courage de vivre avec un masque sur la figure et une cuirasse sur la poitrine, elle ne l'avait pas. Puis, Dieu n'a-t-il pas rempli le cœur de la femme de sympathie et d'amour? Quand elle ne trouve plus à les épancher, elle languit et meurt.......... Que restait-il désormais sur cette terre à l'infortunée Amalia ? Elle ne pouvait plus y demeurer amante, épouse..., ni mère!.... ni mère ! Cette idée la suppliciait !

Oh ! sa pauvre enfant, sa fille chérie, pour laquelle elle avait rêvé un si bel avenir, qu'elle voyait croître en beauté, en esprit, en graces, à qui elle présageait des jours purs de tout nuage, maintenant frappée au cœur,

succombant sous le poids d'un horrible mystère ! Adieu fleurs du bel âge, plaisirs de l'enfance; adieu frais espoir, pures émotions de la jeunesse ; adieu toute cette vie d'amour et de poésie !.... Perdus ! perdus !.... Et par la faute de sa mère..., de sa mère qui aurait dû veiller, veiller toujours à préserver cette tendre fleur ! Adieu tous les vœux qu'elle avait accumulés sur cette tête chérie !

A l'expression radieuse, enjouée, qui animait la physionomie de Pauline, a succédé un air de tristesse et de souffrance; au vermillon de ses joues, une étrange pâleur. Il y a quelque chose de fixe et de profond dans ses yeux autrefois si aimants et si vifs.

La malheureuse mère se mit au lit pour ne plus se relever ; mais ses derniers instants furent remplis par les soins les plus touchants

On eût dit que son ame, qui communiquait déjà avec le ciel, n'hésitât à se détacher entièrement de la terre qu'à cause d'un seul objet, de sa fille. A chaque instant, le nom de Pauline errait sur ses lèvres brûlantes, et ses regards indiquaient qu'elle priait avec ferveur pour elle.

Quand l'instant solennel approcha, elle se leva tout à coup sur son séant, malgré la prostration de ses forces , et demanda Pauline. Le médecin, prévoyant que toute émotion dans cet état de faiblesse serait dangereuse, voulut s'opposer à cette entrevue.

— Ma fille! répéta madame G...; vous ne comprenez donc pas? C'est mon enfant que je veux..., c'est Pauline! Je vous dis qu'il est temps..... Il me la faut avant....

Elle ne put achever; mais le geste impé-

ratif et solennel qu'elle fit ne permettait pas le refus.

Pauline fut amenée, tout le monde sortit, et elle resta seule avec la malade.

XII.

Que se passa-t-il entre la fille et la mère? nul ne peut le dire. Qui pourrait sonder ces mystères redoutables!

Une garde qui se trouvait dans le cabinet des enfants, séparé, comme il a été expli-

qué plus haut, par une simple cloison de la chambre de madame G...., cette garde raconta depuis que, pendant plus d'une demi-heure, elle avait entendu d'étranges gémissements, des accents plaintifs et suppliants..., ensuite des sanglots étouffés...; puis il se fit un silence. Soudain la voix de la malade s'éleva plus haut : les sons n'en étaient plus pénibles et entre-coupés; mais elle vibrait d'une manière extraordinaire, exprimant la joie, la tendresse..... Enfin la garde saisit distinctement ces mots : « Mon Dieu ! » Puis ceux-ci, qui furent prononcés avec une exaltation et une énergie qui semblaient au dessus des forces de la malade : « O ma fille ! ma fille ! ma Pauline ! »

Quand on rentra dans la chambre de madame G...., on la trouva singulièrement posée sur son lit, à genoux, les bras passés au-

tour du cou de sa fille et les yeux ouverts levés vers le ciel. Il y avait sur cette figure un calme pénétrant, plein d'une beauté indicible. Le médecin s'avança pour faire recoucher la malade; mais ce n'était plus qu'un corps glacé. L'ame était partie, emportant son pardon au sein de la Divinité!

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Au mois de mai de l'année 1831, le Parisien, qui allait chercher les fraîches émanations du printemps, du côté de ***, parvenu sur une petite hauteur, apercevait une jolie maison blanche, avec des persiennes vertes,

qui, par une bizarrerie inconcevable, restaient toujours fermées. On voyait cependant, au soin avec lequel elle était entretenue, à la fumée qui sortait de différentes cheminées, qu'elle était habitée. La porte d'entrée était encadrée par quatre colonnettes exhaussées sur un perron, auquel on montait par un escalier de pierres polies. De chaque côté de l'escalier, s'élevait, à hauteur d'appui, une balustrade en fer, le long de laquelle courait une astragale dorée.

Cette habitation élégante, gracieusement entourée, par le bas, d'arbustes qui lui formaient comme une ceinture de roses, de lilas, tranchant sur le fond vert du feuillage touffu, étalait sa face coquette au passant arrêté à la grille qui ouvrait sur la route. Deux allées latérales, se perdant sous ce dôme de fleurs et de verdure, indiquaient que le

jardin s'étendait derrière la maison ; mais il était difficile à l'œil d'aller plus loin.

Si le lecteur veut bien nous suivre, nous pénétrerons dans cette partie secrète de l'habitation.

La façade intérieure avait absolument la même disposition que celle donnant sur la voie publique; mais, contrairement à l'usage ordinaire, elle présentait une physionomie beaucoup plus animée. C'était de ce côté qu'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, la vie de la maison. Toutes les persiennes étaient attachées à la muraille, et plusieurs fenêtres ouvertes laissaient voir une partie des appartements. Au rez-de-chaussée, à gauche, le regard plongeait dans un salon magnifiquement meublé. Quoiqu'il ne s'y trouvât personne, la table du piano n'était pas fermée,

et, sur le pupitre qui le surmontait, une partition était restée déployée.

Auprès de l'une des deux croisées, se trouvait une table couverte de dessins ébauchés, de broderies, de petits ouvrages de femme, de jolis coquillages, et de vingt autres choses qui témoignaient des goûts fantasques et peu constants de celle à qui ils appartenaient.

Au bas du perron, sur une banquette en bois peint, étaient assis un vieillard et un jeune homme, dont les yeux et l'attention semblaient exclusivement captivés par le même objet.

Enfin, à quelque distance et dans la direction de leurs regards, on voyait une jeune fille vêtue d'une simple robe blanche, à la taille

svelte et élégante. Ses membres, d'une proportion parfaite, décrivaient, en ce moment, une courbe ravissante de grace. Sa pose était délicieuse. Légèrement penchée sur une rose, ses doigts effilés la touchaient avec une délicatesse infinie et semblaient vouloir en chasser quelque chose, un insecte sans doute.

Quand elle se redressa, ses joues étaient colorées, le plaisir animait ses grands yeux noirs, un sourire angélique se dessinait sur ses lèvres, et elle contemplait son ouvrage avec un touchant intérêt.....

On eût dit qu'il y avait une sympathie mystérieuse entre elle et cette fleur qu'elle venait de débarrasser d'un ennemi mortel.

Ces trois personnages, le lecteur les a reconnus.

M. G..., attendri par ses souvenirs, porta une main à ses yeux, et de l'autre prit celle du jeune homme assis à son côté.

— Ernest, dit-il avec émotion, promettez-moi de la rendre heureuse.

— Ah! je le jure, répondit celui-ci avec vivacité... Puis, voyant la tristesse du vieillard, il reprit :

Pourquoi donc ces craintes?

— Je ne sais, mon ami; mais il me semble que je n'en ai pas fini avec le malheur. Tout a été succès pour moi jusqu'au jour où ma pauvre Amalia!... Une femme si parfaite! Puis notre plus jeune fille qui l'a suivie à la tombe, et tant d'amis enlevés pour toujours en si peu de temps!..... Tenez, j'y ai souvent réfléchi, en voyant tant d'hommes

considérables accablés tout à coup par la fortune qui les avait gâtés jusque-là : il en est de ces hommes comme du joueur que le sort a servi d'abord d'une manière inespérée. Arrive soudain une réaction inouie qui leur ôte plus qu'ils n'avaient gagné.

Ernest n'essaya pas de combattre cette observation dont il sentait la justesse, et M. G..... demeura livré à de sombres méditations.

Il était bien changé, M. G..... Ce n'était plus cette figure réjouie et si pleine d'autrefois. Ses joues, maigres et ridées, adhéraient à ses os ; son crâne était dégarni de cheveux, et, par une dépression matérielle que la science de Gall seule pourrait aider à expliquer, l'ensemble de cette tête, qui, jadis chargée d'un luxe de chair, paraissait volu-

mineuse, était maintenant réduit aux plus étroites proportions.

Il avait fallu beaucoup de souffrances pour opérer un tel changement!

La perte cruelle de sa femme avait produit une vive impression sur son esprit. La mort de sa fille cadette, second malheur qui arriva peu de temps après le premier, avait ravivé ses douleurs, et enfin la dernière révolution venait de lui ravir presque toute sa fortune, de renverser ses projets et tout l'échafaudage de son bonheur. S'il avait conservé son château, c'était à Ernest qu'il le devait.

Ernest de Versac était aussi méconnaissable. A l'insouciance et à la légèreté de la jeunesse, avaient succédé le calme et la gra-

vité de l'âge mûr. On devinait, à l'air soucieux qui plissait son front, que quelque chose l'avait profondément frappé.

Maître de tout son avoir quelque temps après la mort d'Amalia, il avait tout à coup cessé de paraître dans le monde, et rompu la promesse de mariage qu'il avait faite à mademoiselle de V***, pour venir se confiner à la campagne de M. G......

On attribua cela à un grand chagrin causé par la mort subite de sa mère qu'il aimait tendrement.

Madame de Tavannes seule eut quelques doutes : elle les communiqua à cinq ou six de ses amies ; mais, comme celle que cette révélation aurait déshonorée n'existait plus,

ces dames eurent la générosité de garder leurs conjectures pour elles.

Quant à Pauline, sa taille avait grandi et ses contours s'étaient arrondis ; mais la jeune fille paraissait presque aussi frêle que l'enfant ; sa physionomie s'était peu modifiée; seulement son front s'était extraordinairement développé ; ses grands yeux noirs et profonds semblaient plus fatigués, et une pâleur presque transparente, qui ajoutait encore aux charmes de sa figure, y imprimait un air de souffrance indéfinissable.

En bien moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour entrer dans ces détails, la scène avait changé.

M. G..... était rentré dans la maison, et Ernest s'était approché de Pauline.

— Voyez, Ernest, dit la jeune fille d'une voix mélodieuse, comme c'eût été dommage de laisser flétrir cette jolie rose par ce vilain insecte !

— En effet.

Ernest avait le sourire sur les lèvres; il jouissait de cette naïveté d'enfant.

— Ne pensez-vous pas comme moi, mon ami, qu'il en est de même pour nous autres, pauvres et faibles femmes ? Si dans ce monde oppresseur nous ne trouvons pas une main protectrice, une main secourable....., nous périssons !

Un nuage passa sur le front du jeune homme. Il ne répondit point, mais serra le bras de sa compagne.

Tous deux restèrent pensifs.

— Je vais au berceau ; ne voulez-vous pas venir avec moi? reprit Pauline; et, sur un signe d'assentiment d'Ernest, elle s'appuya avec confiance sur son bras.

II.

D'où venait donc cette étroite intimité avec un homme qu'autrefois elle abhorrait?

Était-ce que chez elle, comme chez beaucoup de femmes légères, le souvenir d'un évènement qui avait dominé toutes les im-

pressions de son enfance était devenu peu à peu moins vif, et enfin s'était entièrement effacé? Oh! non!.... ce souvenir vivait poignant dans son cœur..... Vainement elle avait voulu le chasser..... Il demeurait toujours là...

Ou bien, était-ce que, par un de ces retours brusques, bizarres, incompréhensibles, qu'on remarque quelquefois dans certaines humeurs féminines, l'objet de sa haine avait fini par devenir l'objet d'un secret penchant? Était-ce une de ces révolutions morales, indice précieux de la nature divine de la femme, qui ne peut long-temps s'occuper d'un être vivant sans l'aimer? Pas davantage.

Sans une circonstance remarquable qui l'émut profondément, peut-être l'aurait-elle

toujours détesté. Elle éprouvait pour lui une répugnance invincible.... Sa présence seule la faisait frissonner. Mais un jour qu'étant à prier sur la tombe de sa mère, elle avait entendu du bruit, elle s'était cachée dans les cyprès qui entouraient cette tombe, et elle l'avait vu, lui, Ernest, s'agenouiller, tremblant, à la place qu'elle venait de quitter.... Elle l'avait vu pleurant, la tête penchée sur sa poitrine, accablé sous le poids du remords.

Alors le cœur de la jeune fille s'était attendri... Surprise de cette violente douleur, elle avait oublié sa haine..... Elle ne put refuser son estime au caractère de cet homme qui semblait si repentant... Puis elle éprouva pour lui un sentiment d'intérêt.....

Ernest ne la trouvait plus si sauvage;

elle ne fuyait plus son approche. Il la vit, en quelque sorte, s'apprivoiser, et depuis deux ans il l'adorait en silence.

M. G...., sachant qu'ils s'aimaient, avait, depuis long-temps, arrêté leur mariage, et pourtant jamais il n'avait pu obtenir un aveu de sa fille. Chaque fois qu'il avait fait allusion à ce mariage, elle avait détourné la conversation avec une telle pudeur, une telle dignité, qu'il n'avait osé lui en parler sérieusement.... Ernest s'en était chargé.

Comme ils s'éloignaient, un équipage s'arrêta à la grille extérieure. Une voix bien connue fit tressaillir Pauline. Julia! dit-elle vivement; et elle s'élança, rapide comme l'air, à la rencontre de son amie.

Julia était la fille unique du comte Ormelli, riche Italien qui, depuis deux ans,

habitait un des plus beaux hôtels d'un quartier moderne de Paris. Elle s'était éprise, pour Pauline, d'une amitié passionnée, s'il est permis d'employer ici cette épithète, car son cœur ne savait aimer qu'avec passion. Tous les jours elle se faisait conduire au château pour montrer ses emplettes et proposer mille parties de plaisir. Pauline était reconnaissante d'un si vif attachement; mais elle refusait presque toujours, et demeurait triste. Cette tristesse continuelle, qui aurait lassé toute autre, était précisément ce qui augmentait la sympathie de Julia pour sa jeune compagne. Elle s'était habituée à la regarder comme un être supérieur, et, elle qui commandait, impérieuse et hautaine, chez son père, paraissait douce, humble et attentive auprès de Pauline. Le plus grand bonheur de l'Italienne était de pouvoir emmener cette dernière avec elle : cela arrivait

quelquefois. Ce jour-là, il y avait bal chez le comte Ormelli; Pauline avait promis d'y assister, et Julia venait s'emparer de son amie : c'était elle qui devait présider à sa toilette, la chaperonner, comme elle disait, et, après le bal, le même appartement, le même lit devaient les recevoir toutes deux.

III.

Une heure avant minuit, les salons du comte Ormelli présentaient un charmant coup d'œil. Toutes les jolies femmes de la capitale semblaient s'y être donné rendez-vous.

Parmi cette foule brillante, se faisait remarquer la jeune et unique héritière du comte.

— Julia est Napolitaine. Sa figure conserve quelque chose de cette teinte brune que lui a imprimée le climat d'Italie, mais elle est belle; les traits en sont expressifs et harmonieux, et une chevelure d'un noir de jais fait ressortir la pureté du front. Cette jeune fille, à peine âgée de dix-sept ans, n'a plus rien de l'enfance; c'est une femme faite; mais elle est douée de toute la vivacité, de toute l'ardeur de feu de son pays volcanisé. Rien de plus souple et de plus gracieux que sa désinvolture. Quand elle est transportée par les accents de l'orchestre, son petit pied touche à peine la terre, son corps voluptueux plie comme un jonc, et de son grand œil noir, fendu en amande, s'é-

chappent de ces longues lueurs que l'on croit voir briller encore long-temps après que des paupières garnies de cils soyeux et fournis en ont voilé le foyer.

Cependant, qui le croirait? Malgré tant d'indices accusateurs, Julia demeurait insensible à tous les hommages, à toutes les déclarations. Des dandys, dont la coupe d'habit est insaisissable et le nœud de cravate un problème, des cavaliers accomplis par leur tournure et leurs manières distinguées sans prétention, leur aplomb sans impertinence, et mieux que cela, des roués irrésistibles, précédés d'une réputation immense, colossale, à faire perdre la tête à toutes les femmes, qui, par leur nature, ne peuvent rester impassibles devant cette espèce privilégiée, tous avaient tenté cette conquête et l'avaient jugée impossible.

Aussi, ce soir-là, il était question, dans plus d'un groupe de jeunes gens, de cette froideur inexplicable de l'Italienne; plus d'un amour-propre était piqué, plus d'un œil brillait de dépit, animé par le désir de contraindre la rébellion de cette beauté ennemie. C'était comme une velléité de vengeance qu'ils éprouvaient ; mais, contre l'ordinaire, tous les amours-propres individuels se turent devant la difficulté de l'entreprise; chacun semblait se rendre justice. Les gauches et les timides laissèrent la place libre aux cavaliers bien faits et pleins d'aisance. Des danseurs-modèles se surpassèrent dans les quadrilles pour la captiver; des valseurs délicieux cherchèrent à l'électriser par leurs douces étreintes, à surprendre cette nature indomptée dans l'éblouissement de leur vol circulaire. Plus d'une fois l'habile partner de Julia crut avoir réussi. En

voyant ces traits animés resplendir, ces yeux noirs flamboyer, puis s'abaisser voluptueusement, cette bouche fraîche lui sourire avec ivresse, il fut près de se livrer au bonheur du triomphe.... Puis, quand, l'orchestre ayant cessé de se faire entendre, il la ramenait au siége qu'elle occupait, s'il voulait lui serrer la main, cette main restait froide. L'enivrement n'existait plus, le calme lui avait succédé. Julia reprenait sa place après un salut poli, mais désespérant, et donnait toute son attention à une jeune fille, blanche et frêle, pour laquelle elle semblait avoir la sollicitude et les soins d'une mère.

Cette jeune fille, c'était Pauline. Sa figure avait, en ce moment, une pâleur presque transparente, et ses formes sveltes se dessinaient et s'élançaient à l'œil tellement délicates, que, bien qu'elle comptât un an de

plus que Julia, elle ne semblait qu'une enfant auprès de la vigoureuse Napolitaine.

Tandis que cette dernière excitait la curiosité générale des hommes, la sienne propre n'était pas moins ardente quand elle contemplait le visage mystérieux de son amie. Depuis long-temps elle se demandait ce qui avait pu rendre Pauline si différente de toutes les autres filles de son âge. Il fallait qu'un bien cruel souvenir exerçât une influence mystérieuse sur cette jeune existence, et Julia brûlait d'approfondir ce secret. Elle se promettait intérieurement de profiter de cette occasion pour faire enfin parler Pauline : ce n'était point tant la curiosité qui la confirmait dans cette résolution que sa vive et profonde pitié pour son amie et le désir de lui rendre, s'il lui était possible, les illusions et la gaîté qu'elle avait perdues. Aussi

Julia suivait avidement des yeux la marche lente des heures sur le cadran de la pendule, et attendait l'instant où elle pourrait se retirer avec son amie.

IV.

La chambre à coucher de Julia, que cette fantasque Italienne aimait avec une sorte d'idolâtrie, était un véritable trésor. Les autres appartements, les riches salons de l'hôtel Ormelli n'étaient rien au prix de ce réduit délicieux. Le comte, qui traitait sa fille

unique en enfant gâtée, lui avait laissé accumuler là des richesses incalculables.

Cette chambre était de forme octogone. Placée au fond de l'hôtel, elle ne recevait de jour que d'un côté, par trois fenêtres donnant sur le jardin. Ainsi reléguée loin de la voie publique, on n'y entendait ni le roulement des voitures, ni le bruit confus des industriels et des passants. Ce lieu semblait avoir été choisi exprès pour être un asile de repos pendant la nuit et une retraite mystérieuse pendant le jour, retraite dont le calme et la douce obscurité ménagée par des draperies d'un bleu tendre appelaient les confidences de l'ame.

L'ameublement était en bois de citronnier. Sur le parquet s'étendait un tapis d'un prix

inestimable et dont les couleurs éblouissaient l'œil. Tout autour du gracieux appartement se trouvaient adossés des sophas moelleux et des fauteuils d'un bois rare et d'une étoffe précieuse. Mais ce qui eût attiré surtout les yeux et l'attention, c'étaient les tableaux suspendus aux riches panneaux. Là, vous auriez admiré des peintures représentant de célestes figures de femmes, dignes du pinceau de Raphaël et du Corrége ; quelques unes même étaient de la main de ces grands maîtres. Les cadres de ces tableaux ne se composaient pas, comme tous ceux que nous voyons, de quatre mauvais morceaux de bois dorés; c'étaient des cadres achetés à grands frais en Italie, découpés, ciselés, enrichis de pierres précieuses et de la façon des grands maîtres, qui ne dédaignaient pas autrefois de les faire eux-mêmes. Il en était un surtout qui, à lui seul,

valait des sommes immenses : c'était celui du portrait en pied de l'amie de Julia, de Pauline, portrait auquel a travaillé très longtemps un artiste distingué de la capitale, connu par des compositions d'une admirable délicatesse et d'une beauté idéale. Après des efforts de patience, il a rendu enfin, au gré de l'exigeante Italienne et avec un rare bonheur, les lignes déliées et presque insaisissables de la vaporeuse figure de Pauline, les fines proportions d'un corps digne de la sculpture, et ce je ne sais quoi de vivant, de particulier à chaque individu, qu'on cherche en vain sur la toile. Le cadre de ce chef-d'œuvre était un chef-d'œuvre lui-même. Au sommet brillait un gros diamant, symbole ingénieux qui traduisait la pensée de Julia.

Pour montrer combien elle affectionnait

ce lieu, Julia y avait fait graver ces vers charmants d'un poète de son pays :

« Casa mia, casa mia !
» Piccolina che sia,
» Tu sei sempre casa mia ! »

C'était là que l'Italienne voulait pénétrer le mystère qui environnait l'existence de celle à qui elle avait voué une amitié si touchante.

Dans cette nuit de fête, l'appartement coquet semblait plus soigné, plus paré encore qu'à l'ordinaire; il était éclairé par une lumière tendre filtrant à travers des globes de cristal dépoli. Cependant, à côté de tous ces ornements de luxe, paraissaient des objets moins conformes à la poésie du lieu, mais plus utiles, plus confortables, et en quelque sorte parlants.

Près du lit reposaient gentiment deux paires de pantoufles, en maroquin rose, toutes petites, toutes mignonnes, tout agaçantes, dont la vue faisait déjà idolâtrer les jolis pieds qu'elles devaient renfermer; sur deux fauteuils se trouvaient du linge fin, deux chemises, deux peignoirs de batiste, deux bonnets garnis de dentelles de Bruxelles; et enfin deux vases élégants placés sur la table de nuit contenaient une boisson rafraîchissante.

V.

A quatre heures du matin, celles que tout cela attendait entrèrent dans l'appartement. Une femme de chambre, jeune et vive, les suivait..... Mais Julia se tournant vers elle: Merci, Francesca, je n'ai pas besoin de tes services.

La camériste se retira.

A peine la porte fut-elle refermée, que l'Italienne attira brusquement Pauline sur son sein et l'y pressa avec tendresse.

— Écoute, Julia, dit la frêle jeune fille pendant que son amie la déshabillait, sens-tu comme moi cette amertume qui serre le cœur après vos fêtes..... Au sortir d'un bal, j'ai envie de pleurer !

— Oh oui ! tu as une ame, toi !... Loin de nous ces femmes blasées, ces hommes froids et égoïstes, paons orgueilleux dont la voix ne sait pas aller au cœur ! Mais toi !..... une voix divine chante dans ton ame, car tu es un être supérieur, ange !

Et sa main était appuyée sur l'épaule blanche de Pauline, et ses yeux levés vers le ciel se baignaient de larmes.

— Ma Pauline, reprit-elle d'une voix douce et affectueuse, confie-moi, confie à ta meilleure amie, à ta Julia, le chagrin qui mine ta vie. Parle, ouvre-moi toute ton ame; va, il est des consolations pour toutes les douleurs. Il n'y a que celles qui ne s'épanchent point qui soient sans adoucissement. Oh! parle, parle-moi donc.

Pauline ne répondit point; sa tête s'inclina vers la terre, son œil devint fixe et morne.

— Voyons, dit Julia, en lui prenant les mains....., aimer est-ce donc un si grand crime?..... Ah! j'ai deviné, n'est-ce pas?... Oui, j'en suis sûre... Ce M. Ernest... Mon Dieu! ne tremble donc pas ainsi... C'est lui, avoue-le.

— Lui! s'écria Pauline avec une expression d'horreur; oh! jamais!

— Si ce n'est point de l'amour, qu'est-ce alors ?

— Julia, Julia, si je te suis chère, dit Pauline en suppliant, ne m'interroge pas.

— Pourquoi donc ! Est-ce un secret terrible que tu as juré de ne point révéler ?

— O mon Dieu ! ô mon Dieu ! cria Pauline en tombant à genoux, je n'avais pas besoin de jurer pour le garder éternellement.

Sa douleur était si amère, ses sanglots éclataient avec tant de violence, que Julia n'insista plus.

— Calme-toi, calme-toi, chère Pauline, dit-elle en essuyant ses pleurs ; et, la soulevant légèrement, elle la déposa sur le lit, où elle se plaça elle-même à son côté.

Long-temps après, Julia veillait encore,

réfléchissant à ce qu'elle venait de voir et d'entendre; tandis que son amie oubliait le sentiment de ses peines dans les bras d'un sommeil jusqu'alors doux et paisible.

Tout à coup la respiration de Pauline devint étouffée, tous ses membres frissonnèrent, une sueur froide mouilla son front. Sur son visage se peignirent successivement, et d'une manière qui frappa la jeune Italienne, la surprise, l'effroi, puis la colère..., une grande et rapide colère.

Elle se leva debout sur son lit..., appuya son oreille contre la muraille, fit un mouvement de désespoir...., ouvrit les lèvres comme pour crier..., et ne put y parvenir...; seulement, après de grands efforts, elle articula trois fois cette exclamation monosyllabique : Oh!. . . oh!. . . oh!. . .

Cette scène extraordinaire, l'action, l'air étrange de Pauline, qui était toujours endormie, remplirent Julia de terreur et de pitié. Elle contempla d'un œil consterné sa malheureuse amie.

Celle-ci resta encore quelque temps l'oreille appliquée contre la muraille; puis, après avoir joint les mains et levé les yeux vers le ciel, elle éclata en sanglots et se recoucha....

Julia la regarda avec attendrissement et fondit elle-même en larmes...

Quand les deux jeunes filles s'habillèrent, la matinée était déjà fort avancée. Julia ne put cacher sa surprise en regardant son amie, tant les traits de Pauline étaient profondément altérés. Celle-ci s'en aperçut; et jetant un coup d'œil dans une glace :

— Je suis bien pâle. Cette nuit a été terrible, n'est-ce pas?

Julia prit sa main qu'elle mouilla de larmes.

— Allons, dit Pauline, tes pleurs me font mal....... Il me faut maintenant du calme.... Fais-moi reconduire chez mon père.

Julia donna les ordres nécessaires; puis elle prit congé de son amie d'un air qu'elle voulait, en vain, rendre joyeux, mais où perçait la plus profonde affliction.

VI.

Vers le soir de cette même journée, Pauline et Ernest étaient assis dans le jardin que le lecteur connaît déjà, sous un berceau de chèvrefeuilles, d'où leur vue n'était bornée que par les montagnes, derrière lesquelles

le soleil allait disparaître. L'air était doux et imprégné de vapeurs odorantes. Les yeux de la jeune fille étaient fixés sur le beau spectacle du soleil couchant, et sa main, sans qu'elle s'en aperçût, reposait dans celle d'Ernest.

— Quel moment délicieux ! murmura-t-elle faiblement et comme enivrée de ces odeurs balsamiques.

— Oui ! répondit Ernest, continuant la pensée de sa compagne ; qu'il serait doux de passer ici ses jours avec tout ce qu'on chérit !

Ici Ernest crut sentir que la main de Pauline serrait la sienne ; il reprit :

— Oh oui ! la vie serait douce ici, loin d'un monde qui ne vous a pas compris, et dont on dédaigne les plaisirs.

— J'y ai souvent songé, répliqua Pauline comme dans un rêve. Ce serait le ciel sur la terre !... Seule avec mon père et Ernest....

A peine eut-elle prononcé ce mot, que, sortant de sa préoccupation, elle rougit et baissa les yeux.

Ernest, au comble du bonheur, se précipita à ses pieds; puis, la saisissant par la ceinture, il déposa pour la première fois un baiser sur ses lèvres...

La jeune vierge demeura d'abord tout étourdie.... Elle s'était levée du banc où elle était assise; mais elle y retomba pâle et défaillante.

Soudain, au moment où Ernest lui serrait de nouveau la taille, elle se releva, se cacha la figure dans les mains..., et s'enfuit en prononçant à voix basse et avec une expres-

sion étrange, ces mots : Oh ! ma mère ! ma mère !

Chaste et céleste créature ! pensa Ernest en la suivant du regard. Puis il alla retrouver M. G....., à qui il annonça que rien ne s'opposait plus à son union avec Pauline.

Le pauvre père était au comble de la joie, car il sentait qu'il devait se hâter de donner un protecteur à sa fille.

VII.

Ernest et M. G..... passèrent toute la soirée à jouer aux échecs, sans que la jeune fille descendît de sa chambre; mais elle les avait habitués à ces absences capricieuses.

A onze heures, ils se séparèrent.

M. G..... se mit au lit. Ernest sauta de la fenêtre de sa chambre dans le jardin, et il erra sous le balcon où il avait souvent vu Pauline demeurer une partie de la nuit.

Elle y était... Sa robe blanche et sa figure, sur laquelle les pâles rayons de la lune jetaient un reflet magique, se dessinaient mystérieusement dans l'ombre.

L'amant s'imaginait voir une fée, ou une de ces apparitions surnaturelles dont le récit effrayant et doux à la fois avait charmé son enfance.

En effet, à son immobilité, à ses yeux éternellement fixés sur les astres de la nuit, on eût dit un être immatériel communiquant avec ces mondes célestes.

Plusieurs fois, il fut sur le point d'attirer son attention par quelque bruit; mais, pour

ne point céder à la tentation qu'il en éprouvait, il s'éloigna en silence, et bientôt il s'endormit plein de joie et rêvant au bonheur qui lui était réservé.

VIII.

Vers la même heure de la nuit, une autre jeune fille était aussi accoudée à sa fenêtre, immobile et les yeux fixés sur ces astres brillants que, dans le langage poétique de son pays, elle appelait la couronne diamantée du ciel.

Touchante sympathie de deux ames réunies encore, malgré la séparation, par un lien invisible.

Julia pensait à Pauline.... Son regard, tourné vers la partie de la voûte étincelante, au dessous de laquelle son amie reposait sans doute en ce moment, pensait-elle, s'arrêta sur une petite étoile, pâle, d'une lumière douteuse, qu'elle découvrait à peine dans cette région éloignée.

Elle la contempla long-temps, comme si elle eût cherché à y distinguer quelque chose. Puis, entraînée par le cours de ses réflexions, elle se mit à penser tout haut :

« Charmante petite étoile, qui brilles discrètement au dessus de sa demeure, mystérieuse et douce comme elle; charmante pe-

tite étoile du ciel, ô dis-moi, n'es-tu pas la sienne?... »

Ici, elle se tut; mais ses lèvres continuèrent de s'agiter, comme si elle murmurait encore de tendres paroles....

A la fin, Julia changea d'attitude. Un soupir étouffé s'échappa de son sein. Elle pensait, avec dépit, à ses vains efforts pour connaître la cause du chagrin étrange qui accablait Pauline. Elle l'accusait de manquer de confiance en elle, et croyait trouver là une preuve de la faiblesse de son attachement.

— Est-ce possible! se dit-elle, si réservée, si dissimulée avec moi qui n'ai rien de caché pour elle! Est-ce donc là une véritable amie!

Puis elle se mit à réfléchir aux choses

extraordinaires qu'elle avait vues, à l'amère et profonde impression, au douloureux souvenir qui pesait sur cette frêle existence de jeune fille et l'affaissait peu à peu...; et alors elle ne se plaignit plus, elle n'éprouva plus qu'un sentiment de vive et tendre compassion....

— Il faut pourtant que je le sache! s'écria-t-elle après une pause et en portant son mouchoir à ses yeux; il y va de son bonheur, peut-être de sa vie.

Julia ferma brusquement la fenêtre et se disposait à s'aller mettre au lit. Comme elle passait près du piano, elle s'y arrêta.

Dans l'état de tendre mélancolie où elle se trouvait plongée, l'instrument, touché par elle, sembla soupirer des notes plaintives. Elle improvisa, avec la merveilleuse facilité ita-

lienne, des accords si pénétrants, si tristes, que ses larmes coulaient le long de ses joues.

Puis, sans cesser de parcourir les touches sonores, elle se livra à ce travail intérieur si bien connu des véritables musiciens, dont l'imagination, bercée dans les douces mélodies écloses sous leurs doigts, s'élève peu à peu sur les ailes de l'inspiration, et, dans son vol capricieux, passant du connu à l'inconnu, arrive dans un pays enchanté où lui apparaissent de merveilleuses et sublimes visions....

En cet instant, elle entendit un léger bruit dans sa chambre. Elle se retourna vivement, et elle vit......, elle crut voir une forme blanche passer devant elle....

Pauline! s'écria-t-elle en se levant avec

précipitation ; et elle courut pour la saisir dans ses bras.

Rien !... Il n'y avait rien.

— Et pourtant je l'ai vue ; elle était là, dit-elle après avoir regardé par toute la chambre....

Soudain une idée affreuse frappa son esprit ; elle se jeta à terre en joignant les mains : Mon Dieu ! s'écria-t-elle, faites que cela ne soit pas !

C'est une croyance, pour beaucoup de femmes, que de semblables apparitions sont un présage de mort.

Cette pensée fit frémir Julia, la plongea dans un trouble inexprimable, et ce ne fut que long-temps après qu'elle se calma, se promettant bien d'aller le lendemain au château pour dissiper ses craintes.

IX.

Le lendemain, quand la femme de chambre de mademoiselle G..... se présenta dans sa chambre pour l'aider à sa toilette, elle fut surprise de voir que sa maîtresse ne s'était pas couchée.

Pauline était encore étendue sur une bergère placée à l'entrée du balcon, la tête inclinée sur le dossier.

La camériste allait se retirer sans bruit

pour ne point troubler son sommeil, quand, frappée de l'étrange pâleur de Pauline, elle s'approcha plus près, et reconnut, avec terreur, que sa maîtresse n'était plus.

Elle était morte sans souffrance physique apparente; mais qui pourrait dire ses souffrances morales dans cette nuit funeste?

Sans doute, poursuivie par ce baiser fatal qui l'avait pénétrée d'horreur, et dans lequel elle avait cru sentir le souffle empoisonné qui causa la mort de sa mére....; sentant aussi qu'elle aimait cet homme....., qu'elle passerait dans ses bras..., elle avait demandé à celui qui peut tout de ne pas permettre ce sacrilége et de la rappeler à lui, pure comme elle avait vécu.

Dieu l'avait exaucée!

X.

Une heure après, Julia arrivait à la grille du château, inquiète et impatiente de revoir son amie. Elle vit entrer, en même temps qu'elle, un homme vêtu de noir.... Un médecin ! pensa-t-elle ; et elle vola à l'apparte-

ment de Pauline, de Pauline qui ne devait plus répondre à ses embrassements.

Le docteur, qui, autrefois, avait donné des soins à la mère, dit, après avoir examiné le corps de la fille : C'est la même maladie que celle de madame G....., une affection de poitrine.

Quand il se fut retiré, Julia voulut rester seule avec les restes de son amie.

Elle imprima ses lèvres, en sanglotant, sur cette bouche et ce front à jamais glacés :

— Pauline ! Pauline ! Pauline chérie ! ne m'entends-tu pas? s'écria-t-elle...... Puis, après une pause solennelle, elle ajouta :

— Non, celui qui sait son secret l'a rappelée à lui. Douce fille du ciel que personne n'a

comprise sur cette terre, adieu!... adieu!... Tu étais pure et belle comme les anges, tu devais rester parmi nous, puis t'en aller mystérieuse comme eux.

FIN.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
RUE DE L'ÉPERON, N° 7.